

Quelques images, quelques pensées, puis vient l'histoire. Une fable permettant de percevoir un avenir semblant déjà être immuable. Basée d'après des documentaires, des articles, des rapports d'expériences et d'expérimentations, des entrevues, et un sens de l'anticipation. Le caractère plausible du scénario que vous allez vivre, est juste formulé par quelques scientifiques lorsque je leur ai posé la question. Ce qui appartient au domaine de la fiction, ce sont les personnages et ce qu'ils vivent. Pour vous aider à voyager à travers le monde, quelques flashcodes pourront vous servir de guide. A condition de disposer d'un Smartphone.



« L'avenir, n'est que celui que nous en faisons... »

Comment exploiter les codes flash : (compatible avec les Smartphones)

- Vérifiez que vous disposez de l'application qui permet de lire ces codes. (si vous n'en disposez pas, vous pouvez la télécharger sur le net depuis votre portable. Logiciel gratuit proposé en fonction de votre appareil téléphonique)
- Ouvrez l'application qui lit les flashcodes. Le système de prise de vue de votre téléphone doit alors s'enclencher.
- Approchez-vous à 20 cm environ du flashcode (ne pas trop bouger). Prenez le flash code correspondant à l'information désirée.
- Dès que le flashcode a été reconnu et lu par l'application, il vous sera demandé de confirmer la connexion au service et/ou l'affichage des données contenues dans le code.
- Profitez du texte d'un côté, et des images de l'autre ; quand ce n'est pas de la documentation.

Liens utiles : (ces liens et codes peuvent être consultés à tout moment de votre lecture)


Les climats à travers les âges jusqu'à ceux de nos jours :




<p>Etudes des carottes glaciaires du Groenland : http://www.futura-sciences.com/fr/news/t/climatologie-1/d/la-derniere-glaciation-sest-arretee-en-moins-dun-an_15970/</p>	
<p>Résumés des cours sur l'Évolution du climat et de l'océan : Par M. Édouard BARD, professeur. Différents résumés des cours http://www.college-de-france.fr/default/EN/all/evo_cli/resumes.htm</p>	
<p>Différents sujets abordés par la paléoclimatologue Valérie Masson concernant les changements de climats et leurs conséquences http://www.youtube.com/results?search_query=valerie+masson</p> <p>« Au cœur de la glace » par Valérie Masson sur Futura-science http://www.futura-sciences.com/fr/scientifique/t/terre/d/masson-delmotte_87/#anchorfolder</p>	 

Les populations et leur culture :

<p>Les Evenks http://base-juniper.org/?q=node/1571</p>	
<p>Le mouvement zapatiste http://www.revemexicain.com/mexique_independant_histoire.php</p>	
<p>La population Naxi http://www.chine-informations.com/guide/chine-naxi_805.html</p>	
<p>Les Berbères http://www.berberes.com/index.php?option=com_content&view=article&id=2816:document-lhistoire-des-berberes&catid=40:histoire&Itemid=61</p>	
<p>Les Aetas http://www.prevention2000.org/cat_nat/risques/volcan/pinatubo/index.htm</p>	
<p>Les aborigènes d’Australie http://www.australia.com/fr/explore/things-to-do/aboriginal-australia.aspx</p>	



Les bactéries, l’environnement, l’émergence et la notion d’émergence :

<p>Des bactéries vivantes âgées de 120 000 ans http://www.futura-sciences.com/fr/news/t/biologie-1/d/des-bacteries-vivent-depuis-120-000-ans-sous-la-glace_15766/</p>	
--	---

<p>LA NOTION D'EMERGENCE de Jacques BARNOUIN directeur de recherche à l'INRA de Clermont-Ferrand. http://www.inra.fr/sante_animale/content/download/3517/33855/version/1/file/barnouin.pdf</p>	
<p>Les risques émergents Liens fondamentaux http://www.liste-hygiene.org/arcanalyserisqueemergents.htm</p>	
<p>Risques UNEP nouveaux et émergents pour la santé humaine liés à l'environnement en Afrique http://www.unep.org/newscentre/Default.aspx?DocumentID=2704&ArticleID=9414&l=fr</p>	




Les maladies :

<p>Maladies émergentes http://www.inra.fr/sante_animale/en_savoir_plus/maladies_emergentes</p>	
<p>Sources de données inhérentes à la résistance aux anti-infectieux des pathogènes. http://www.invs.sante.fr/Dossiers-thematiques/Maladies-infectieuses/Resistance-aux-anti-infectieux/Donnees-par-pathogene</p>	
<p>Les comparaisons des estimations sur les toxi-infections alimentaires et la gestion de ces dernières http://www.liste-hygiene.org/arctiacstatis.html</p>	
<p>Epidémie et maladie infectieuse dans l'histoire http://www.thucydide.com/actualites/cafes-histoire/docs/livret_maladies2.pdf</p>	
<p>La peste bubonique http://fr.wikipedia.org/wiki/Peste_bubonique</p>	




<p align="center">Maladies émergentes : de l'émergence à la pandémie. Par le Professeur Dominique PEYRAMOND Chef de Service Hôpital de la Croix-Rousse (Lyon) http://www.infectiologie.com/site/medias/enseignement/seminaires_desc/2007-mai/DESCmai2007-biorisques-peyramond.pdf</p>	
<p align="center">Maladies émergentes : peut-on éviter la contagion de la peur ? http://www.agrobiosciences.org/article.php3?id_article=2688 (texte intégral en téléchargement)</p>	

Les facteurs aggravants :

<p align="center">Manque de considération religieuse au profit du profit (ex : viande de poulet hallal) http://www.youtube.com/watch?v=O3eqWw57iY8</p>	
<p align="center">La Cupidité http://www.lumenc.org/malcupidite.php</p>	
<p align="center">Résultats de la cupidité dans notre économie : Fin de système : Il faut savoir sortir à temps ! par Lyndon H. LaRouche, Jr. Le 12 juillet 2010 http://www.solidariteetprogres.org/orientation-strategique-47/analyses/LaRouche-Fin-de-systeme-II-faut-savoir-sortir-a-temps_06826.html</p>	
<p align="center">Le Glass- Steagall Global et le précédent français http://wiki.societal.org/tiki-index.php?page=Glass-Steagall+Act</p>	
<p align="center">Manque de considération de l'écologie et de l'équilibre des biotopes VLADIMIR I. VERNADSKY Membre de l'Académie des Sciences de Russie. « L'autotrophie de l'humanité » Texte publié dans la Revue générale des sciences pures et appliquées, 1925. Publié sous forme d'article dans la revue Fusion n° 108 de 2006 (La revue Fusion a cessé toute activité en septembre 2006 :see wikipedia)</p>	

http://www.larecherchedubonheur.com/article-24979015.html (1 ^{ère} partie) http://www.larecherchedubonheur.com/article-24980287.html (2 ^{ème} partie)	
<p>Liste des Risques concernant la grippe aviaire, pouvant être extrapolés pour toutes autres pandémies.</p> <p>http://fr.wikipedia.org/wiki/Risque_pand%C3%A9mique_li%C3%A9_%C3%A0_la_grippe_aviare</p>	
<p>Vecteur de croissance, vecteur de pandémie... À propos de la Grippe aviaire</p> <p>http://www.decroissance.info/Vecteur-de-croissance-vecteur-de</p>	

Les nouveaux vecteurs

<p>Les changements de comportement d'espèces vectorielles (insectes ; migrants ; animaux ; humains ;...)</p> <p>http://www.futura-sciences.com/fr/news/t/zoologie/d/les-animaux-sadaptent-au-changement-climatique-en-modifiant-leur-taille_22589/</p>	
<p>les enfants</p> <p>http://www.notretemps.com/sante/10000256-vaccin-contre-la-grippe-a-qui-sera-prioritaire-/2-les-enfants-premiers-vecteurs-de-la-pandemie.html</p>	
<p>D'une espèce à l'autre.</p> <p>http://www.tetes-chercheuses.fr/magazines/numero-3/dossier/virologie-et-epidemiologie-234/</p>	

Avec ces renvois, vous pourrez évaluer le caractère plausible d'un scénario de pandémie, marquant le cataclysme de notre temps. Comme il a toujours existé de semblables catastrophes liées à des phénomènes naturels au fil des siècles. Même depuis le début de l'histoire de notre Terre.



La Terre... depuis 4,5 milliards d'années et les origines de la vie
<http://www.hominides.com/html/chronologie/chronoterre.php>

La Terre ; une planète âgée de près de cinq milliards d'années. Majoritairement couverte par de l'eau, et qui, au cours de son évolution, a connu bien des cataclysmes l'ayant transformée. Elle a réussi à survivre malgré les percussions de planètes, et les bombardements de géo-croiseurs. Elle a emmagasiné l'eau contenue dans ces objets venus de l'espace, pour un jour abriter la vie, apparue sous la forme de minuscules particules aux étranges lueurs.

Au cours des millénaires, cette vie à presque été anéantie plusieurs fois, avant que n'apparaissent de grands animaux, dont on peut voir les restes dans les muséums d'histoire naturelle. Seuls quelques spécimens, dotés de la capacité d'adaptation, ont su échapper à ce sort tragique qu'est l'extinction universelle. Ils ressemblaient à ces mastodontes, ayant conquis les surfaces immergées, puis émergées. Ou à de plus petites formes de vie, voyageant surnoisement sur ou dans leur taxi, en se laissant embarquer.

Plus tard, il y a 65 millions d'années de cela, la biodiversité était aussi hétérogène que ce que nous connaissons du monde d'aujourd'hui. Dans ce monde préhistorique sauvage, il nous est toutefois impossible d'imaginer la place de l'homme, et de la voir aussi. Certaines espèces se sont métamorphosées, pour un jour dominer les airs. Quelques unes ont mutés, alors que d'autres se transformaient au fur et à mesure du temps et des ères. Toutes ont eu cette chance de pouvoir évoluer. Pourtant, par un jour de catastrophe ayant plongé la terre dans le chaos, nombre d'entre-elles ont disparues et on été annihilées. Les survivants capables de résister aux conditions extrêmes et aux cataclysmes, poursuivaient leur évolution. Alors que d'autres ont été mis en stase, lors de la dernière grande glaciation.

Aujourd'hui, à l'échelle de l'âge de la planète, après une longue période de froid, la température globale de la Terre est en croissance constante. Cela est tout à fait naturel, et a déjà été observé, notamment à travers les carottages des calottes glaciaires, dont l'étude est importante. Egalement grâce aux nombreux observateurs vivant au contact de la nature, et à l'archéologie de toutes branches spécialisées. Les données récoltées depuis nombre d'années, montrent que nous sommes en période de réchauffement climatique, que celui-ci se produit régulièrement, et que les précédents ont évolués durant des périodes de plusieurs milliers d'années.

Hors, actuellement, selon les chiffres des études climatiques, c'est à un tout autre rythme que la montée des températures s'opère. Les calculs des températures moyennes sont indispensables en points de repères. Ils démontrent la rapidité du phénomène provoquant des

dérèglements climatiques influant sur la nature. Ainsi, dans les zones tempérées, on peut observer les indices de cette nouvelle conjoncture. Il peut d'ores et déjà faire dans la journée plus de 20 degrés Celsius, et le lendemain à la même heure, le thermomètre indique moins quatre en plein hiver. Résultat des cycles naturels, observés auparavant; et des activités humaines, par le biais du règne industriel nuisant aux écosystèmes en équilibre précaire. D'ici peu, les glaces du pôle Nord vont fondre intégralement. Cet événement conduit à l'ouverture de nouvelles voies commerciales, mais pas seulement.

Outre les gaz, des matières prisonnières des glaces se libèrent lentement. Des insectes, et d'autres formes de vies émergent depuis quelques années. Des organismes complexes vivants, sortent de leur sommeil polaire. Leur multiplication s'effectue à une vitesse spectaculaire. Fortes de leur cytoplasme démesuré, des milliards d'individus ont attendu tout ce temps, pour s'échapper. Sous protection de leur membrane épaisse, les particules de vies ont la taille d'une bactérie. Quant aux bactéries, elles ont des origines encore plus grandes que ce qu'on connaissait jusqu'ici. Les facteurs sont désormais favorables, pour leur permettre de se développer, de se répandre, de se propager, et d'engendrer une contamination inévitable des êtres vivants.

Le déclin progressif d'espèces animales, l'agonie de certains massifs coralliens, font partie de ces nombreuses preuves de la transformation de notre environnement. La montée du niveau des mers ; les amplitudes thermiques élevées, provoquant des phénomènes météorologiques amplifiés ; les disparitions d'espèces occupant les sommets de chaînes alimentaires ; la colonisation de nouveaux territoires, par des espèces introduites grâce aux échanges commerciaux et aux circulations ; forment un lot de données, entre autres agents aggravants, permettant le calcul de simulations de scénarios inquiétants.

« La fonte des calottes glaciaires amplifie le phénomène de réchauffement climatique, par l'absorption des rayonnements solaires par la mer. L'expérience démontre que lorsqu'un tissu exposé au soleil s'obscurcit, la température sous celui-ci augmente, sans qu'on ne puisse rien faire. La désalinisation de la surface des océans, provoquée par l'apport de l'eau douce issue de la fonte des calottes glaciaires, induit des dérèglements climatiques et influe sur les courants des profondeurs. Ceux-ci agissent directement ou indirectement sur les climats et le comportement des organismes vivants. Les créatures marines fragilisées par les effets du réchauffement climatique, absorbent des substances nécessaires à leur métabolisme, mais aussi des débris issus de produits manufacturés flottants. Les êtres se mettent à contracter de nouvelles maladies, et en deviennent les porteurs. Les prédateurs sont petit à petit affaiblis par le manque d'appétit, et deviennent des proies faciles pour des prédateurs de plus grandes tailles. Les espèces nécrophages sont à leur tour contaminées, par l'absorption des êtres savoureux ayant succombés à cette nouvelle bataille. Les saumons, les anguilles, les oiseaux, se délectent de milliers de cadavres de poissons dérivant en surface, ou agonisant entre deux eaux. Les insectes sont eux aussi, pour toxines et virus, des véhicules de luxe, des yachts et des bateaux. Vivants à notre contact, les animaux nous transmettent leur poison en substance latente. Jusqu'au jour où les quelques sujets d'observations, deviennent les vecteurs d'un fléau qui s'abat sur l'ensemble de la planète de manière angoissante. »

A travers l'histoire de l'humanité, on recense nombre de tragédies et d'épidémies. Ainsi peut-on parler des épisodes de la peste bubonique, de la tuberculose, du choléra, des différentes formes de gripes, du S.I.D.A., entre autres maladies. De graves crises pour l'humanité qui provoquent, et provoquent encore, les disparitions que l'on connaît. Lors de ces périodes à fort taux de morbidité et de mortalité, ce que l'on constate généralement, c'est que les autorités sont mal préparées à ce genre d'attaques en puissance, et les services sanitaires ne peuvent pas endiguer les pandémies réellement. Car bien qu'elles puissent émettre des alertes, les mesures mises en place par les institutions n'ont pas d'effets suffisants pour palier à la progression du mal qui se répand. Souvent débordées dans un premier temps, elles agissent lentement pour après attendre sagement, en espérant que la crise ne fasse pas trop de dégâts et dure pas trop longtemps. Délaissant la science, la santé, et l'éducation dans leur budget taillé à l'emporte pièce, les autorités misent sur le terrain en comptant sur des bénévoles fournissant l'aide aux patients. Et heureusement qu'il existe le caractère humain, lorsque beaucoup de gens meurent prématurément. Un jour viendra où la conscience fera s'interroger, sur le rôle qu'ont eu les prédécesseurs de nos décideurs ayant manqué d'anticipation, et agissant comme s'ils en étaient incapables.

Pourtant, les instances scientifiques ; les centres océanographiques ; les centres d'études et d'observations sanitaires ; ainsi que d'imminents spécialistes ; se penchent sur la possibilité d'une contamination des chaînes alimentaires, par des souches microbiologiques ou bactériologiques connues ou encore inconnues à ce jour. Malgré les apparences, il semblerait que la vérité fasse surface sans détour. Le cycle de vie de ces microscopiques formes de vies est tel, que leur mutation est inéluctable.

Porteuses saines ou pas, toutes les espèces interagissent et viennent contaminer le reste de la chaîne alimentaire dont l'homme fait partie. Chacun sait qu'elles constituent les éléments de l'équation, ou devrait-on dire, de l'algorithme ; permettant d'aboutir au résultat vers lequel nous nous dirigeons tous, et décrit.

Définition de l'Algorithme : (nom masculin)

Suite finie de règles opératoires à appliquer dans un ordre déterminé à un nombre fini de données, afin d'effectuer un calcul numérique en un nombre fini d'étapes. Par exemple : les divisions en arithmétique.



Bien avant les années deux-mille, des avertissements ont été diffusés sur l'existence des phénomènes de réchauffement et de pollution en cours. Mais les technologies et les supports d'informations n'étaient pas aussi développés que de nos jours. Peu de gens écoutaient réellement ce genre de messages, jugés trop légers pour en faire un détour. A cette époque, la politique menée en terme de communication, est la même qu'au temps de la Cour. Maitriser les médias et limiter les catastrophes à venir, en usant de la dérision, en ne traitant pas ou peu le sujet. Cela est encore d'actualité, où l'on préfère s'attarder sur des thèmes moins pernecieux, afin de contenir le trouble chez les particuliers. La pratique peut s'avérer utile, en certains points de vue. Mais conduit à l'ignorance de dangers, et ne fait donc pas changer les comportements néfastes à un avenir connu. En informant et en démontrant, on peut changer l'attitude d'un enfant turbulent, lui permettant ainsi de remédier à ses entorses à la morale et d'évoluer plus sereinement. Qu'en est-il pour ses parents ?

Le réchauffement climatique, est pour beaucoup un phénomène naturel. Cette conception est pourtant non reconnue par certains individus, car seulement aggravé par l'activité humaine, et autres industriels. Délaisant certains détails et leurs conséquences ayant grandi depuis, les hautes instances espèrent pour le mieux de leurs intérêts. Imprégnés par cet aspect mercantile et cupide qui les dévorent, les opportunités doivent être prises le plus rapidement possible. C'est ainsi que la Russie s'est hâtée de mettre son drapeau national sous la surface des glaces du continent arctique en train de fondre, afin d'affirmer son autorité et la propriété des richesses accessibles. Ce pays n'est pas le seul à réagir ainsi. Effets induits : Les autorités sont incapables de répondre aux maux qui s'étendent sur l'ensemble des territoires, et sur toutes les mers du monde. Parce que des facteurs extérieurs ont influé sur les décisions prises, elles sont devenues prisonnières des valeurs. Au nom du progrès, l'industrie utilise son stratagème de pression sur les politiques, donnant naissance à des nuisances universelles immondes. Tels les navigateurs jetant à la mer leurs poubelles en pensant bien faire. Et s'apercevoir qu'avec le temps, des continents entiers dérivent sur une mer souillée.

De leur côté, les grands laboratoires pharmaceutiques ne se contentent plus de soigner les souffrants, ils les rendent désormais malades, afin d'accroître leur pouvoir d'influence et leur richesses. En association avec les gouvernements dépensant des millions pour satisfaire les mesures de préventions nécessaires, elles serrent aujourd'hui les fesses. Car à trop se soigner en une courte période, l'être humain est devenu sensible et commence à réagir. En deux-mille-neuf, les malades se comptent par milliers dès la première inquiétude portant sur un virus H1N1 qui, depuis l'avènement de l'industrie des médicaments, ne cesse de revenir. Certains disent même qu'il s'agit d'une stratégie de manipulation et d'élimination de la population mondiale par le fond. Théorie appréciée par les amateurs de conspirations, échafaudée par la présence de preuves concernant des vaccins développés, avant même que les signes d'une épidémie ne se déclarent. Et le rapport qui existe entre les mauvaises passes financières des grands laboratoires, et l'apparition d'un virus de la grippe porcine.

Au fur et à mesure que les saisons et les années passent, de nouvelles maladies se déclarent et de nouvelles souches sont détectées. Malgré les campagnes d'information et de sensibilisation, des millions de personnes sont touchées. Un phénomène sans précédent, bloquant les systèmes permettant de maintenir en équilibre l'ordre économique, politique, et social. Les hôpitaux sont débordés par l'ampleur de la crise, et font face tant bien que mal. Les gouvernements agissent dans l'urgence, afin d'éviter une catastrophe beaucoup plus importante. La consigne est laissée de rester chez soi, et de se soigner par l'auto médication, car suivront les campagnes de vaccinations en attente. Ainsi, pendant les semaines et les mois contenus entre deux étés, la crise a pu être limitée. Les leçons ont été retenues, et la communication se fait autour de la réussite du genre humain à se défendre, et à s'adapter.

Les systèmes se remettent à fonctionner, lentement et sûrement. Les porteurs sains reprennent de la vigueur, durant les périodes de forte chaleur. Tous reprennent leur labour. Quant aux plus faibles, principalement localisés dans les pays en voie de développement où règne l'inégalité, ils meurent prématurément. Atteints pour la plupart de dégénérescence du système cardio-vasculaire ; de faim ; ou de maladies contractées et développées par le manque d'activité de la défense immunitaire, affaiblie durant l'incubation des microbes et des virus. La bataille contre les nouvelles toxines introduites dans l'organisme, fait dépenser beaucoup d'énergie en plus. Les convalescents, tels des combattants désarmés, doivent prier pour que la lame ne s'abatte pas une nouvelle fois sur eux. Pour beaucoup de familles victimes des drames de la dernière pandémie, cela serait préjudiciable si la culture vivrière ne pouvait plus être soignée ni par les plus jeunes, ni par les plus vieux.

Vivant pour la grande majorité au bord de l'eau, et consommant le produit de la chasse et de la pêche, l'Homme est indubitablement atteint. Le fait de cuisiner la chair, fait ignorer le danger que chaque consommateur brave en manipulant le surin. Le couteau mal aiguisé, fait forcer le geste qui dérape, et entaille la peau. Provenant du poisson ou du gibier, l'ouverture vers l'intérieur de l'organisme, est une bénédiction pour les germes anciens et nouveaux. S'engouffrant dans la brèche, aucun anticorps n'a la carte d'identité de ses agresseurs antipathiques. Le système immunitaire a du mal à les contenir, et une forme latente du mal s'installe, se traduisant par une fatigue symptomatique.

Les deux hémisphères sont touchés ; le monde pour cela est en accord. L'été approche au sud, et c'est bientôt l'hiver au nord. Ces saisons de transitions entre le froid et la chaleur, met en équilibre la température globale de la planète. Une aubaine pour la prolifération microbienne, que l'on peut imaginer faire la fête. Au moment où le monde commence à se relever, l'armée silencieuse décide alors de frapper à nouveau. Les journalistes s'emparent de la nouvelle, et transmettent le retour du fléau.



(Région Envenkie en Russie)

<http://french.ruvr.ru/2009/09/10/1818666.html>



(rappel : les Evenks)

« Couvres-toi ». Conseille Alexandra, en s'adressant à son mari partant pour la pêche au carnassier. « Ce n'est pas encore l'hiver, mais les vents sont frais, et tu pourrais tomber malade ». Ajoute la vieille dame.

- Oui maman, je me couvre. Ironise Dimitri, occupé à finir ses préparatifs.

A travers les fenêtres de la cuisine, le vieil homme à la barbe blanche, regarde les contreforts des montagnes de l'est de la Russie l'ayant vu grandir. Ce paysage et cette nature du cercle arctique qu'il aime, est située en pays Evenkie, entre Serkovo et Agata. Le logement qu'ils occupent sa femme et lui, est situé dans un ancien kolkhoze. Autrefois nomades, la bâtisse qu'ils occupent est rustique, et l'isolation, avec le temps, est quelque peu poreuse. Les nuits sont fraîches en cette saison, c'est le début de l'automne, et le poêle à charbon tourne déjà à plein régime. A la radio, une voix féminine annonce une belle journée ensoleillée, avec une levée des vents d'ouest en fin de matinée. Les températures seront de deux degrés au dessus des normes de saison, mais peuvent subitement chuter.

Le retraité s'assoit à table. Il boit silencieusement sa tasse de café au coté de son épouse. Ils en ont vu d'autres dans leur existence, car autrefois cette coopérative grouillait de gens. Elle est aujourd'hui presque abandonnée. Avec nostalgie, Dimitri revoit le temps, pas si lointain, où le régime était une promesse d'une vie meilleure par le travail. Aujourd'hui, ce lieu n'est plus que l'ombre de lui-même. Les crédits accordés par les autorités, permettent tout juste d'entretenir le tracteur à chenille. Ce dernier est bien pratique pour se rendre au village le plus proche, situé à environ dix-huit kilomètres. Isolés sont-ils, mais depuis leur enfance, ils ne connaissent que cet endroit reculé, dans lequel ils ont toujours travaillés. Maintenant sans activité rémunérée, ils n'ont nulle part où aller.

Le jour se lève sur la plaine. La nature est encore obscurcie par l'ombre des sommets de la chaine de montagne recouverte de forêt. Les feuilles, teintées d'une multitude de couleurs dégradées du rouge, sont prêtes à tomber. L'homme en sortant de chez lui, contemple le spectacle de l'astre du jour, se hissant au dessus des cimes. Ajustant sa parka, lorsqu'une brise

légère vient lui chatouiller le cou, il repense à ce projet qu'il a eu, de développer une activité touristique à partir de ce qui reste de ce qui ressemble à un souvenir. Mais les priorités sont ailleurs, et le crédit, cette année encore, ne lui a pas été accordé. Trop vieux pour monter une entreprise, lui a-t-on dit. Alors il se résigne à finir sa vie au mieux, après avoir échappé, lui comme Alexandra, à cette maladie qui s'est abattue sur les animaux peu avant l'hiver dernier. Ils ont su traverser cette dure épreuve, grâce aux habitants du village voisin. Ces derniers ont demandé l'intervention du médecin de la région, pour qu'il puisse leur venir en aide. Seulement, cela n'a pas empêché leur chien d'y laisser la vie. Plus tard, conscient de la chance qu'ils ont eu d'avoir survécu, ils se sont juré de ne plus faire d'efforts pouvant nuire à leur santé. Désormais, Alexandra s'occupe de la maison, et Dimitri de l'approvisionnement en vivres et en énergie.

Se réchauffant le visage dans la douceur du soleil levant, Dimitri tourne le dos à la nuit, et part vers l'étang proche du grand lac, en quête de poissons ruisselants. Outre son attirail, il a emporté son vieux fusil de chasse, et quelques cartouches. Au cas où la providence le mette sur le chemin d'un animal affamé ; ou plus heureusement, sur un grand gibier procurant peau et subsistance pour les semaines de solitudes à venir. Sur le chemin de son coin habituel de pêche, il ne rencontre rien ni personne. En marchant près d'une heure à travers une campagne forestière perlée d'humidité, il arrive facilement à destination. Là, il pose son fusil contre la souche d'un vieil arbre sur laquelle il lui arrive de s'asseoir, et entame les préparatifs pour sa canne à lancer.

Paré pour la pêche, il doit maintenant attraper de quoi appâter le carnassier. Une longue branche solide trouvée non loin fera l'affaire. Il confectionne une ligne légère, sur laquelle est monté un hameçon fin, sur lequel il harponne un bout de gras. La friture est friande de ce genre de nourriture, et ne tarde pas à mordre. Une fois le vif pêché, il est fixé sur la ligne du lancer, et la ligne envoyée à l'endroit désiré. Après avoir posé la canne à lancer, il se déleste de sa besace et ouvre sa parka. L'esprit est serein, ajouté à la tranquillité de la nature ; le moment est apaisant et apprécié. La chaleur monte au fur et à mesure que le l'astre du jour perfore, de ses traits lumineux, les espaces libres de troncs. De sa poche intérieure, Dimitri sort une blague à tabac et une flasque contenant de la vodka. Une petite goutte d'alcool, vient annoncer le début officiel de l'attente qu'un probable gros poisson morde. Puis il pose le contenant sur la partie plane de la souche, et se confectionne une cigarette qu'il allume. A cet instant, un rayon l'atteint à la nuque, et lui fait prendre la décision d'ôter sa chapka.

A peine a-t-il fini sa cigarette, que l'être vivant fixé au bout de la ligne, fait signe au pêcheur qu'il est attaqué. Le bouchon virevolte sur la surface, avant de couler et de remonter à plusieurs reprises. Enfin, le flotteur sombre et disparaît. Le vieil homme reprend son souffle, pour lui éviter la précipitation pouvant faire rater la prise, et empoigne la canne. Il jette son mégot, non loin dans les herbes, et patiente quelques longues secondes, avant de ferrer la proie qui lui offre une résistance immédiate. La bagarre commence entre un grand carnassier, et le pêcheur loin d'être un amateur. Le matériel de qualité et l'expérience du prédateur, ont raison de la pugnacité du poisson. Dix minutes plus tard, le seigneur hôte des eaux claires est remonté à la surface, jusqu'à la berge avec précaution. Lentement, Dimitri ramène la prise,

pour la déposer derrière lui dans l'herbe. Là, il pourra enlever tranquillement, à l'aide de sa pince, le bas de ligne de la mâchoire d'un magnifique brochet.

La main de l'homme s'approche de centaines de dents effilées et érigées, contenues dans la gueule béante et prête à happer ce qui passe à portée. Soudain, se redressant dans un dernier élan d'orgueil et de fierté, le seigneur des eaux claires referme son bec sur l'index de Dimitri. Il ressent immédiatement une vive douleur qu'il doit faire passer, outre la souffrance. Tout en gardant en sa conscience, de ne pas porter à la bouche son doigt touché. Réfléchissant un instant au moyen d'aseptiser la plaie et de calmer son doigt endolori, il ouvre sa flasque et verse un peu de liquide alcoolisé transparent sur la plaie. Le mal s'estompe, et Dimitri retrouve peu à peu la capacité de mouvement du doigt. Après cet épisode douloureux, il retire l'hameçon de la gueule du poisson qu'il déplace de façon à ce qu'il ne retourne pas à l'eau. Puis il refait le montage nécessaire à la pratique de la pêche.

Une fois la ligne de nouveau opérationnelle, il se déplace d'une dizaine de mètres sur sa droite, vers un autre lieu de chasse matérialisé par des remous de poissons désireux d'échapper au bec d'un brochet. Là, il prépare sa ligne légère, et envoie un autre bout de gras à l'eau. Il ne lui faut que quelques minutes pour prendre au piège d'autres vifs, et s'enorgueillit d'avoir cette chance. L'appât fixé sur la ligne, Dimitri réitère l'opération, et positionne le flotteur près du territoire du chasseur. Il pose la canne délicatement, regarde un instant le bouchon se déplacer légèrement, puis il retourne s'occuper de sa prise. Une fois fait, en attendant une nouvelle attaque, Dimitri profite du beau temps, et se détend en appréciant ces moments de calme dans l'espace qui le contient. Il redresse son col et remet sa chapka, après qu'un courant d'air léger, mais frais, lui ait chatouillé la nuque.

Peu avant la mi-journée, satisfait de son tableau, le vieil homme à la barbe blanche décide de plier bagage. Il ressent une gêne dans la main mordue, mais préfère ne plus y penser lorsqu'il aperçoit un jeune lapin qui ne l'a pas détecté. En approche dans le bon sens du vent, Dimitri charge son arme, épaule, et vise sa cible. Le projectile meurtrier est propulsé dans un fracas faisant réagir le rongeur, mais pas assez vite. La balle l'atteint au cou, et ressort par l'œil droit. Immobilisé et tué sur le coup, il perd son sang qui se répand sur l'herbe brune. Le chasseur sort de sa besace un sac plastique, et se saisit de la bête de la même main malade. Le gibier est transporté jusqu'au gîte, où il sera préparé, comme le seront les trois poissons de bonne taille.

A son arrivé à la maison, Dimitri ne tarde pas à remercier la providence, pour la chance qu'il a eu en ce jour béni. Alexandra l'en félicite, en lui servant une bonne tasse de café chaud, et un verre de vodka. Puis elle s'éloigne pour s'occuper des trophées. L'après midi, le couple s'affaire dans leurs habitudes du quotidien. Emmagasiner du bois, pour Dimitri. Entretenir l'intérieur de la maison, pour Alexandra. Cela les occupent jusqu'à la tombée de la nuit, lorsque le crépuscule envahi la plaine. C'est à cet instant, qu'Alexandra sort subitement de la maison, sourire aux lèvres et enjouée, d'entendre son chien aboyer. Elle l'appelle plusieurs fois : « Iéouchkien ! Iéouchkien ! ». Mais en guise de canidé, c'est la masse sombre de son mari qu'elle voit s'approcher. Il revient avec sa cargaison de bois destinée à alimenter la

cheminée pour la soirée. Déçue ne voir que son mari, Alexandra rentre en toussant fortement. Cela n'échappe pas à Dimitri, et une fois le bois placé dans la réserve près du feu, il retourne poser la charrette de fabrication artisanale montée sur deux roues de mobylette, sous un abri. Le vent souffle sur la plaine, et en entrant dans la maison, Dimitri tousse à son tour. Une fois la quinte passée, il s'inquiète de l'état de santé de sa femme.

- Tu as attrapé le froid ? Lui demande-t-il.
- La nuit va être fraîche, le vent a tourné. Je vais remettre une buche dans le feu. Répond-elle.
- Tu ne réponds pas à la question. Insiste-t-il.
- Non, c'est juste un peu de fatigue ; c'est passager. Ne t'inquiète pas ; ça va. Je n'ai plus vingt ans. Et le transport du bois m'a éreintée. Le rassure-t-elle en poursuivant sa tâche.
- Crois-tu que l'épidémie de l'an passé peu revenir ? Appréhende le vieil homme, en pensant aux phénomènes révélés quelques mois plus tôt.
- Non, je ne pense pas.
- Je t'ai entendue appeler Iéouchkien. Es-tu sûre que ça va bien ?
- Oui, ça va. Dit-elle en s'asseyant à table, devant un plateau de pomme de terre à éplucher.
- Comment cela est-ce possible ? Poursuit-il. Nous l'avons enterré au printemps dernier. Comme le reste de nos bêtes, d'ailleurs. Exprime-t-il sa pensée à voix haute.
- Et moi je te dis que je l'ai entendu aboyer, et qu'il est vivant. Insiste-t-elle, le regard perdu dans le vide, et persuadée de la véracité de ce qu'elle avançait.

L'homme n'insiste pas, et met cette fantaisie sous le coup du changement des températures. L'hiver avance à grand pas, et la diminution des heures d'ensoleillement, provoque une résurgence de nostalgie propulsée dans le domaine de la conscience, par la solitude désolante.

(Helsinki en Finlande)

http://maps.google.fr/maps?hl=fr&rlz=1T4GGLL_frFR385FR385&q=cartes%20helsinki&um=1&ie=UTF-8&sa=N&tab=w1



Au même moment en Finlande, Miika, un jeune avocat, attend son transport en commun devant le ramener chez lui. Le temps est couvert sur les contrées du nord de l'Europe. L'humidité règne depuis quelques jours, et le froid se fait sentir. Autour de lui, d'autres personnes attendent, ou vont et viennent dans leur ballet incessant, mués par l'habitude. Enfin le numéro de la ligne apparait en façade du véhicule s'approchant. Miika n'en peut plus de patienter parmi une compagnie peuplée de malades. Une fois à l'intérieur du bus bondé, il est dans l'obligation de faire le trajet debout. La promiscuité le fait se mouvoir dans un bain d'odeurs, de chaleur humaine, et de projections buccales. Le bras tendu en l'air, sa main agrippe une poignée de maintien libre, mais il ne peut éviter les milliards de particules en suspension dans l'atmosphère vicié ambiant. Inquiet pour sa santé, il ne peut que constater que beaucoup sont atteints de toux graveleuses, d'éternuements intempestifs, et de fosses nasales obstruées. De sa main libre, il cherche dans la poche de son imperméable de quoi se prémunir de toute contamination. Le carré de coton immaculé qu'il y trouve, fera parfaitement l'affaire. Il cale son porte-documents entre ses pieds, et porte devant la bouche en couvrant le nez, le mouchoir faisant office de filtre respiratoire. Quelques stations plus loin, il peut à son tour s'asseoir, jusqu'à l'arrêt demandé.

Le jeune homme est un célibataire carriériste et perfectionniste. C'est un grand blond aux yeux clairs, et est très apprécié de ses confrères, même de la part des ténors du barreau. Il est tout autant apprécié de la gente féminine, à laquelle il ne s'intéresse que par désir. Devant lui, se profile une longue et prestigieuse carrière, promise par ses pairs. Il travaille dur, et est parti de son étude pour peaufiner un dossier important, au calme chez lui. Sur son parcours, il s'arrête dans un drugstore, dans lequel il s'approvisionne et commande son diner à emporter. Il y a beaucoup de monde qui, comme lui, attend son repas. La masse de gens présentant des symptômes de rhume ou de grippe, lui fait remettre son mouchoir devant les voies respiratoires. Perdu dans ses pensées concernant ses impératifs, et couverts par la musique et l'ambiance, il ne remarque pas la multiplication d'éternuements de convives atteints de convulsions bruyantes. Il n'a qu'une hâte, sortir de ce nid à microbes pour ne pas finir comme ces moutons. Dix minutes plus tard, il est enfin servi et peut regagner son foyer.

Le quartier Katajanokka est constitué entre autres, d'immeubles résidentiels abritant des appartements de luxe, dont le loyer excessif est un filtre pour personnes fortunées. Sur le trajet, il se réjouit de bénéficier de cette chance de pouvoir y vivre, même s'il doit s'acquitter seul du loyer de son appartement. Très vite arrivé chez lui, il ferme derrière lui la porte d'un coup de pied, et pose nonchalamment ses clefs sur la petite console de l'entrée. Il enlève son imperméable, et pose son porte document, ainsi que son repas, sur la table de la cuisine. Soudain, cette même quinte de toux qui l'effraie tant, lui prend. Il ne peut pas se permettre d'être malade. Alors pour faire passer la démangeaison locataire du fond de sa gorge, il se précipite vers le bar, et se sert un verre de whisky single malt, à la saveur tourbée caractéristique des Highlands écossais. Dans le salon, il s'étend sur le canapé Chesterfield, et ne tarde pas à sombrer avant de s'assoupir. Quand il se réveille, l'énergie lui revient, accompagnée d'une faim de renard du grand nord en hiver. Il se détend lentement, puis se lève pour se diriger vers la cuisine pour y préparer son déjeuner. Cette opération n'est pas bien compliquée pour lui, puisqu'il s'agit de découper l'emballage plastique, et de mettre les contenants dans le four micro-ondes. De programmer le temps de chauffe, et de se servir une fois que la clochette a retenti, annonçant que le festin est prêt.

Tout en mangeant, il ouvre son porte document et s'intéresse au dossier de l'affaire en cours d'instruction. Mais plus il réfléchit, plus il a mal à la tête. Comme si un étau lui écrasait le crâne. Toutefois, cela ne l'empêche pas de se rassasier. Miika débarrasse son couvert une fois son repas asiatique terminé, et part dans la salle de bain, pour y prendre une douche bien chaude. Il se sent affaibli, et pense que le fait de se mettre sous la douche, va pouvoir le réveiller. Mais lorsqu'il en sort vingt minutes plus tard, il est tellement détendu, qu'il est encore plus las. Aussi décide-t-il de se reposer, en faisant une micro sieste, avant de reprendre le travail sur le dossier de cette importante affaire. Il se laisse tomber sur son lit, allume la télévision et choisit un documentaire. Le narrateur explique sur des images sous-marines, le danger que représente la disparition des sommets des chaînes alimentaires, et particulièrement celle des requins. Cela aurait pu le tenir éveillé, mais ses rideaux se ferment lentement, et aussi manifeste que le soleil passe au dessous de la ligne d'horizon.

En sursaut Miika se réveille au beau milieu de la nuit, avec une forte envie de rendre. D'abord surpris d'avoir pu dormir autant, il est ensuite préoccupé par son état de santé. Il tente par tous les moyens dont il dispose, de se soigner ; mais l'angoisse du travail non effectué, aggrave la situation. Aucune médecine ne peut atténuer le mal qui règne en lui. Jusqu'au petit matin, il essaiera de résister. Puis résigné, il fait appel au médecin. Après plusieurs tentatives infructueuses, et l'interrogation quant au pourquoi est-il si difficile de faire appel au médecin de la famille, Tarja, la fille du docteur, décroche.

- Allo, le cabinet du docteur Gronhölml. C'est monsieur Vertainen, à l'appareil.
- Oui, bonjour monsieur Vertainen. C'est Tarja à l'appareil. Que puis-je faire pour vous ?
- Pardonnez-moi de n'avoir pas pu attendre l'heure normale. Mais, je ne me sens pas bien du tout, et rien ne fait pour me soulager. Pourriez-vous demander au docteur de passer à mon domicile ?

- Vous appelez un peu tôt pour les consultations. Il n'est que sept heures du matin. Mais que se passe-t-il cette nuit ? Ajoute-t-elle en aparté, surprise d'être une nouvelle fois dérangée. Mon père est très sollicité ces derniers temps. Et cette nuit, semble être celle où les gens deviennent fous. Ça n'a pas arrêté de sonner. Je transmettrai votre demande. Je pense qu'il pourra passer chez vous. Mais il vous rappellera pour vous confirmer sa visite.
- Comment cela, fortement sollicité ? Et pourquoi doit-il me rappeler ? Demande songeur, l'avocat. Il y a une épidémie en ce moment ?
- Euh, ça doit être ça, oui. Répond Tarja embarrassée. Il y a une recrudescence de gastro-entérite, de personnes souffrant d'états grippaux, et autres maladies contagieuses, en ce moment. Le docteur préconise, en attendant son passage, repos et antalgiques.
- Oui, ça j'ai. La coupe-t-il.
- Bien. Continue Tarja. Je transmettrai votre demande pour que mon père vienne chez vous monsieur Vertainen. Vous faut-il autre chose ?
- Non, merci. Je patienterai que Peter vienne m'ausculter. Et je vais appeler le cabinet, dès que l'étude sera ouverte, pour les prévenir de mon état de santé.
- Très bien monsieur Vertainen. Je vous souhaite une bonne journée. Au plaisir de vous revoir bientôt.
- Bonne journée également à vous Tarja. Bon courage, pour cette journée de fous.

A peine la conversation terminée, que Miika est pris d'un accès de toux sèche. De plus, la fatigue lui amène cette sensation de douleurs, le menant directement à l'armoire à pharmacie. En passant par la cuisine, il revoit son porte-document ouvert, et le dossier à préparer posé sur la table. Sa simple vision lui apporte un mal de tête aigüe, et l'emmène vers des considérations futiles. Il se verse un verre d'eau, et avale son antalgique avec le sérieux espoir que cela sera suffisant pour lui permettre de se rétablir le plus rapidement possible. Il ne peut se permettre d'être malade en cette semaine décisive.

Trop faible pour réfléchir et travailler, il retourne se coucher, en emportant le téléphone qu'il pose sur sa table de chevet. Il s'allonge, expire fortement, et ferme les yeux en se libérant de ses contraintes. Cherchant à se soulager de ces histoires angoissantes, sans trop y parvenir, il se met sur le côté et se détend. Une heure après avoir tourné et tourné, il se précipite dans la salle de bain, où il se présente au dessus de la cuvette des toilettes. Pris de contractions stomacales et de vomissements, sont état s'aggrave de minutes en minutes.

(Le tour de l'Islande)

<http://www.voyage-islande.fr/le-tour-de-l-islande.html>



Un peu plus tard dans la matinée, un enfant joue avec son père dans la parcelle de terrain jouxtant celle d'où jaillit une eau chaude et vaporeuse. L'Islande est terre de geyser, mais aussi de volcans et de glace. Ces derniers jours, quelques flocons sont tombés, et ont recouvert la nature d'un délicat manteau blanc. Abrisés chacun derrière une roche faisant office de pare projectiles, les deux combattant sont hilares à l'idée de passer un bon moment qu'est cette bataille de boules de neige. Les boules volent et traversent le no man's land que forme le chemin qu'ils arpentaient quelques secondes auparavant. Les cinq mètres qui les séparent ne permettent ni à l'un, ni à l'autre, de viser correctement leur cible. Et les boules lancées, n'atteignent à aucun moment leur but.

Le père de famille éreinté de s'être démêlé à éviter les boulets que lui expédie son fils, parce que moins bien protégé que ce dernier, se concentre en reprenant son souffle. Il ramasse une belle quantité de neige qu'il prend soin de ne pas trop tasser, et à l'apparition de la petite tête blonde, décoche son tir. Le jeune garçon s'esclaffant à ce moment, ne vis pas arriver la boule blanche, qui l'atteint en pleine figure. Après un instant de silence dû à la surprise d'avoir été touché, la douleur fait son apparition, et coulent alors de ses pleurs les larmes sur les joues rougies par l'activité et la fraîcheur. L'homme conscient et responsable, accourt s'enquérir de l'état de santé de son enfant. Délicatement, le père de famille nettoie le visage de son fils, maculé d'une boue brune. Il console le jeune combattant et le rassure, pour le mal qu'il vient de commettre. Il n'a pas eu l'attention suffisante pour se rendre compte que sa munition comportait des particules solides couvertes par la neige. Puis, une fois l'enfant calmé, le père de famille annonce qu'il était temps de rentrer à la maison, où les attendent un bon chocolat chaud, et la douce chaleur du foyer. Ils s'éloignent en laissant derrière eux, sur le terrain stigmatisé par leur affrontement et à l'air libre, la carcasse à demi décomposée d'un petit rongeur.

Sur le trajet, l'enfant se plaint d'avoir mal à la tête. Alors le père, pour se faire pardonner à tout jamais, le prend par le dessous des bras et le pose sur ses épaules. C'est un des plaisirs partagés entre eux, et cela permet au garçon d'oublier un peu la douleur jusqu'à la maison, qui n'est plus très loin. Arrivés à destination, les protagonistes se débarrassent de leurs vêtements humides, puis se débarbouillent. Ils se rejoignent devant la cheminée, où crépite un feu de

bois bien alimenté. Dehors, le froid se fait sentir et tombe comme une nappe légère sur une table de salle à manger.

La journée est occupée par des activités en intérieur, dont le déjeuner. Durant le repas, Lilian est soudain pris de toux. Un cachet lui est donné, mais rien n'y fait. Le garçon tousse toujours, et de plus en plus fortement. Durant l'après-midi, son état de santé n'en fini pas de s'aggraver, et il commence à être victime de céphalées aiguë, entrecoupées de périodes moins douloureuses. Son esprit est perturbé, et ses facultés fonctionnent au ralenti. S'en souciant, Signar décide de lui faire prendre un bon bain chaud, et de le mettre au lit, sous une couette épaisse. Une fois fait, il fait appel au médecin de famille, qui lui répond qu'il se présentera dans l'heure. Puis, Signar essaie de contacter sa femme sur son lieu de travail.

Après un temps d'attente interminable pour Signar, Thordis est à l'autre bout du fil, et s'inquiète immédiatement avant qu'elle ne soit au fait de se qui à pu provoquer cet appel. Elle a une pensée pour son fils, en faisant un rapprochement avec ce qui s'est passé ces derniers jours. Elle a en mémoire ce qu'a vécu Anna, une de ses amies et collègue de travail, qui vient juste de lui raconter son histoire.

- Non, ne me dis pas qu'il a été atteint par cette saloperie qui traîne en ce moment ? Lui envoie-t-elle, à l'annonce qu'il s'agissait de Illian.
- Je ne sais pas. Je lui ai fait prendre un bain, et là je viens de le mettre au lit. J'ai également appelé Georg, dont j'attends la venue dans l'heure. J'en saurais plus après avoir écouté son diagnostique. Répond Signar, trouvant en ce qu'il a formulé quelque chose de rassurant.

Il se doutait que ses explications ne suffiraient pas. Mais il ne voulait pas ajouter à l'inquiétude de Thordis. Cela affecte ses fonctions d'analyste en laboratoire. Alors il préfère lui aussi tergiverser et s'en référer à l'avis médical.

Thordis occulte l'émetteur du téléphone, et annonce à ses collègues qu'elle serait amenée à quitter l'établissement, si l'état de son fils venait à s'aggraver. Mais son supérieur le plus gradé s'approche d'elle, et le lui interdit. Préférant la savoir en sécurité, que dehors et en contact avec des agents épidémiologiques vecteurs de germes pathogènes encore inconnus. Quelques échantillons de souches, sont bien à l'étude et soumis à l'observation dans ce laboratoire. Mais le directeur de recherche à besoin de tous ces effectifs, pour la mise au point d'antigènes et de vaccins. Cela dit, le chef des travaux lui accorde le fait qu'elle pourra se tenir au fait de l'évolution de l'état de santé de son fils, tant qu'elle le voudra, et aussi souvent qu'elle en jugera nécessaire.

La structure du laboratoire, est un avant poste dédié à l'étude des souches microbiennes, bactériologiques et virales, que libèrent les eaux de la fonte de la calotte glaciaire plus au nord. Il collabore avec tout un réseau de laboratoires européens et du reste du monde. L'efficacité de l'entente et de la mise à disposition des résultats de recherches, permet une synchronisation et un développement plus rapide d'une solution à plus ou moins long terme.

Son travail d'étude est plus important, puisqu'à terme, il permettra de déceler des traces de faiblesse, dans les mécanismes infectieux dont souffrent les animaux placés en observation.

Le professionnalisme de Thordis, donne raison à son directeur et reprend la conversation téléphonique avec son mari, en usant d'un ton rassurant à son tour.

- Ecoute Signar, je dois rester ici. Mais s'il y a le moindre problème, tu pourras me rappeler et me laisser des messages que l'on me transmettra. Indique-t-elle. Je dois poursuivre les recherches avec l'équipe. On m'a demandé de faire preuve d'abnégation, si on doit faire partie des scientifiques capable de résorber cette menace dont je t'ai déjà parlé. Tiens-moi au courant de l'évolution de l'état de santé d'Illian, et j'attends ton appel après que Georg soit passé. D'accord ?
- D'accord. Répond Signar, pas très sûre d'être aussi fort que Thordis. Je te rappelle dès que j'ai le diagnostic du médecin.
- Bien, il te faut m'excuser mon ange, mais je dois retourner au travail. Fais une bise de ma part à Illian, et dit lui que je l'aime. Je rentrerai ce soir vers dix-neuf heures. Je t'embrasse mon amour, je t'aime...
- Cela sera fait ma belle. Je t'embrasse bien fort. A ce soir. Renvoie-t-il, avant d'entendre que le combiné a été raccroché, et la tonalité d'une ligne occupée.

Dans l'esprit de Signar, cette conversation n'avait pas la saveur habituelle. La douceur qu'ils purent échanger en d'autres circonstances, est aujourd'hui amère. Il faut dire que ce vent d'épidémie, qui touche toute la population de l'hémisphère nord, inquiète beaucoup. D'après Thordis, rien ne peut empêcher la propagation vers le sud, qui pourrait être atteint en moins d'une semaine. « Il ya de quoi être préoccupé », se souvient-il de ces termes employés il y trois jours, lors de cette discussion dont Thordis vient de faire référence. Ce sont des milliers de gens qui, depuis quelques jours, sont atteints par des maux mystérieux, semblables aux symptômes d'un gros rhume fiévreux, ou d'une grippe alitant les victimes. Dans le journal télévisé de la veille au soir, une annonce a fait état de quelques cas mortels déclarés en Russie et en Finlande. Ont été touchés selon le reportage, de jeunes enfants et des personnes affaiblies par l'âge ou une maladie. Signar se prépare un thé en pensant, comme beaucoup le font, que le malheur cette fois-ci n'arrive pas qu'aux autres. Le regard profondément plongé vers nulle part, il s'assoit songeur et impuissant sur le canapé, pour y attendre la venue du médecin.

Lorsque le carillon retentit, Signar revient du monde des songes dans lequel il se perdait. Il reprend ses esprits, puis se lève et se dirige vers la porte d'entrée qu'il ouvre. Le médecin qui s'y trouvait derrière, est prié d'entrer, et est immédiatement mené à l'étage. Dans la chambre du malade, le corps endormi du jeune garçon, est emmitouflé sous la couette. Délicatement, Signar réveille Illian pour que Georg puisse l'ausculter. En lui parlant, le docteur se veut rassurant, en gardant en conscience que cela vaut tant pour l'enfant, que pour son père. Il examine les parties physiques, et questionne l'enfant sur l'origine de son mal. Affaibli par une fièvre en progression, le patient a du mal à s'exprimer, et parvient à dire qu'il ne se sent pas très bien. Le docteur lui demande de se remettre en position de repos, et le borde avant de se

relever. Puis il se retourne vers le père de famille, et en aparté tout en descendant l'escalier, Georg glisse ses inquiétudes quand à la nature du mal. Il préconise que le jeune garçon doit rester couché, en ajoutant qu'il fallait éviter les contacts prolongés avec le malade. Il stipule qu'il est le premier à être désolé de ne pouvoir le faire admettre à l'hôpital, et compatit au chagrin du père de famille.

En plus d'être attristé, Signar est surtout déçu de n'avoir pu obtenir des informations suffisantes à transmettre à Thordis. Georg laisse toutefois une lueur d'espoir, lorsqu'il annonce qu'il se peut que l'enfant souffre, d'après les symptômes, d'un état grippal. Avant de prendre congé, il remonte le moral de Signar en lui disant qu'il repassera le lendemain dans la matinée, afin de suivre l'évolution de l'état de santé du jeune garçon, et de pouvoir proposer des certitudes dans son diagnostic.

Le docteur a à peine quitté la maison, que Signar s'empare du téléphone et compose le numéro du laboratoire où s'affaire sa femme. Cette dernière est appelée par un signe de main de la part du secrétaire, lui demandant de venir le rejoindre. Une voix dans le haut parleur, précise qu'il s'agit d'un coup de fil de la part de son mari. Malgré l'attention portée à un phénomène nouveau dans ses observations, elle quitte l'équipe avec l'approbation de son directeur. Thordis cède sa place, en suivant les consignes comme le prévoit le protocole.

Dans le laboratoire, sont enfermés dans des cages et des box, des animaux de compagnie de toute sorte. Il y a également à l'opposé, un élevage d'insectes déterminés vecteurs potentiels de maladies. Et au centre, le laboratoire d'analyses et d'observations, analogue à un caisson étanche sous atmosphère pressurisée. Tout le matériel nécessaire au travail est concentré en un seul endroit. Si la moindre particule passe à travers les mailles des systèmes de sécurité, le sas d'entrée devient une capsule de secours. Puis l'atmosphère est mise en décompression, pour attirer vers une unité de stockage l'air vicié, avant qu'il ne soit propulsé dans une chambre d'incinération. Ceci, afin d'éviter toutes fuites pouvant entraîner une contamination accidentelle par des agents dangereux.

Après être passée par le sas de décontamination, elle se dirige vers son bureau et prend la ligne. Sous l'œil du secrétaire compatissant, Thordis montre durant la conversation une mine dépitée, puis inquiète. Soudain, un observateur s'introduit dans le bureau.

- Venez vite, il y a du nouveau. Annonce-t-il, comme on annonce la venue du père Noël.

Thordis n'a pas besoin de faire plus court, car la demande était suffisamment forte, pour qu'à l'autre bout du fil, Signar la laisse partir après avoir entendu l'intervention. Thordis conseille alors à son mari de faire ce qu'a préconisé Georg, et d'aller chercher à la pharmacie les remèdes prescrits faisant défaut à la maison. Elle lui transmet ses encouragements et promet de faire au plus vite pour être rentrée comme prévu, de bonne heure dans la soirée. Enfin, elle s'excuse de ne pouvoir venir l'épauler, sollicitée est-elle par son travail de recherche, et lui transmet toute son affection dans un «je t'aime» bienfaisant.

Pendant ce temps, dans le laboratoire, des hommes et des femmes s'agglutinent devant le moniteur du microscope, sur lequel sont diffusées des images surprenantes.

- Regardez à quelle vitesse ils se multiplient. Lance un analyste.
- C'est extraordinaire. Une mutation en direct. Témoin le directeur de recherche. Une transformation métabolique de la bactérie qu'on a réussi à isoler.
- Elle est désormais profilée pour s'attaquer à l'homme. Souligne Thordis, venue rejoindre le groupe regardant à la fois les manœuvres des chercheurs enfermés, et l'écran de contrôle relais, situé à l'extérieur de la chambre.
- Le pire, c'est que nous n'avons pas encore pu isoler les autres germes pathogènes déclencheurs de cette nouvelle pandémie. Remarque judicieusement un auxiliaire.
- Trouvons déjà comment éliminer cette saloperie, pour ensuite endiguer sa prolifération. Et continuons nos recherches d'identification. Propose le directeur.

Thordis, en retrait derrière la baie vitrée, pense secrètement à ce travail si important pour l'humanité en danger. Mais aussi à la santé de son fils unique, et à ses chances de survie. Elle se promet de réussir à intervenir dans cette course contre le temps. Elle jure trouver un moyen permettant d'échapper à ce sort tragique. Pour ce faire, son équipe emmagasine des données et des échantillons permettant d'avancer dans leurs recherches. Et se tient aux nouvelles provenant des chercheurs d'autres secteurs de recherches disséminés autour du globe.

(Les Borders écossais)

<http://www.terresceltes.net/-Les-Borders-.html>



Un homme sort de sa maison et se dirige vers l'étable, où sont logés pour la mauvaise saison ses moutons. Sean pense à cette pandémie ayant décimé, l'automne dernier, la moitié de son cheptel. Quand à l'autre moitié, elle fut envoyée à l'abattoir sans aucunes autres considérations. Il a certes été dédommagé par les instances gouvernementales ; mais les montants octroyés, n'ont pas permis de retrouver l'intégrité de son élevage. La perte occasionnée l'a presque mis sur la paille. Cela dit, il lui reste l'espoir d'une reproduction au printemps prochain. La naissance de nouvelles têtes de bétail manquantes, lui apportera le complément de revenus nécessaire à la survie de l'exploitation. Sans trop y croire, il poursuit son travail.

Sean se souvient du temps où il n'était pas si onéreux d'élever des moutons. Parce que depuis, il y a accroissement des frais de vétérinaire ; des produits sanitaires ; et l'augmentation des notes du médecin, qu'il faut faire venir chaque jour parce que Trish n'est pas au mieux et doit rester au lit. Cela fait quelques jours qu'elle ne peut venir prêter main forte à l'entretien de la ferme. Elle se plaint de fortes céphalées, d'avoir du mal à respirer, de se sentir fatiguée et faible, et d'être engourdie. Elle est désormais incapable de bouger, tant le moindre effort la propulse dans un état où ses forces l'abandonnent.

Souffrante, haletante, semblable à une athlète du quatre mille mètres, au dernier tour de sa course, elle pense au travail qu'elle ne peut produire. « Le docteur doit passer tout à l'heure, et je ne me suis même pas capable de me déplacer jusqu'à la salle de bain pour me laver. » Dit-elle. Elle s'imagine comme un animal en cage affamé, en attente de sa pitance quotidienne. La visite du médecin est en soit un bien, dont elle pourrait se passer. Mais actuellement, ses visites sont perçues comme un soulagement, une délivrance. Comme un toxicomane en manque, soufflant après avoir piqué son avant bras pour y introduire sa substance le libérant de son mal, l'envoyant au paradis artificiel. Un bien-être illusoire, échangé contre quelques monnaies sonnantes et trébuchantes. Au fond d'elle-même, elle ressent cette incommensurable perte de goût de vivre. L'issue est connue, et ce qu'elle voit en son intuition, devient une conviction. Sa force la caractérisant, est aujourd'hui anéantie. Il

lui reste juste une bribe, lui permettant encore de s'accrocher à la vie, avec cette ténacité qui lui a été transmise par ces aïeux.

Adam, son mari, est lui aussi quelqu'un de courageux. Il a compris qu'il doit s'attendre à ce qu'il n'ait plus de moitié dans sa vie. Enfin cette vie avec celle qu'il a croisée, alors qu'il n'était encore qu'un adolescent. Animés par cette vibration les unissant dans les rues de Galashiels. Jusque là, tout se passait bien, mis à part cette fièvre pandémique de la saison passée. Ils envisageaient d'agrandir la famille, en projetant une naissance. Mais Adam, en sortant ses bêtes, n'y croit plus. De plus, les nouvelles alarmistes diffusées depuis ces derniers jours, ne lui laissent pas présager un avenir prometteur.

A la radio, Adam a pu entendre qu'en Russie et sur le continent américain, les dernières mesures mises en œuvre sont sous le régime de la loi martiale. Les autorités désirent palier au mécontentement des populations urbaines, afin de contenir les foules en colère et les bandes organisées. Elles préfèrent éviter le pillage, et n'hésite pas à éliminer par la force les récalcitrants au régime. Les régions rurales quand à elles, sont sous la surveillance des autorités locales. Il y a certes quelques endroits où des bandes mafieuses tentent de supplanter la loi et l'ordre. Mais d'après les échos, il y a beaucoup plus de solidarité dans les petites localités que dans les banlieues. Un contraste, mettant en évidence le caractère isolé de l'individu abandonné à lui-même et ayant des obligations face à la vie urbaine. Comparé à l'entraide dans les communes et les communautés, où connaître le voisin et côtoyer d'autres administrés révèle le bon côté de l'humain. Dans cette partie des Borders écossais, les gens sont parfaitement au courant de la situation. Cela conditionne le fait qu'aucun étranger ne peut venir, même accompagné d'une armée, se faire un territoire où il pourra s'enrichir.

Quand arrive Harry, le médecin de campagne, Adam vient à sa rencontre. L'homme sort de son quatre-quatre, prend sa mallette, et se dirige vers l'éleveur à la mine inquiète. Après les formules de politesse, viennent les questions du praticien concernant la santé de Trish, puis celles concernant le moral d'Adam. En parlant, ils s'approchent de la maison d'où émanent les sons d'une quinte, beaucoup trop violente pour qu'elle soit anodine. Les deux hommes se précipitent à l'intérieur, et Adam grimpe aussitôt à l'étage, suivi de près par Harry.

Pâle, les lèvres écarlates du sang qu'elle vient de cracher, dont quelques gouttes maculent la taie d'oreiller blanche, l'état de santé de Trish ne s'améliore pas. Adam se met immédiatement à son chevet. De l'autre côté du lit, le médecin se penche sur la patiente, puis l'ausculte. Poult, tension, rétines, réflexes, souplesse, entre regards et sourires. Mais Trish a du mal à résister à la souffrance. Alors Harry décide de lui administrer quelques milligrammes d'analgésique, composé à base de morphine.

Un court instant plus tard et soulagée, Trish est à présent capable de parler plus librement. Elle exprime ses plaintes, dont un mal de crâne, à en avoir l'impression que sa tête est prise dans la mâchoire d'une pince. Elle a également cette impression de gonfler, ou plutôt d'être compressée, tel un submersible faiblissant à la pression des bas-fonds. Harry lui tiens un discours rassurant, rempli de compassion et d'espoir. Puis, il se retourne sur Adam, et sort son nécessaire au remplissage d'une ordonnance. Celle-ci est destinée à atténuer les souffrances

de Trish. Le médecin dispense les consignes à suivre, en ajoutant qu'il reste joignable à tous moments, si l'état de santé de la malade venait à s'aggraver. Il se penche sur Trish, et lui conseille de se reposer, avant de s'éloigner avec Adam, et de sortir de la chambre en silence.

Le praticien tiens alors un discours rassurant, mais il fait face à un homme dont l'esprit combatif et anticipateur est déjà préparé au pire. C'est avec un « c'est mieux comme ça », que le médecin, pressé par d'autres visites, quitte Adam. Harry remonte à bord de son véhicule, et prend le chemin longeant la longue frontière de la prairie, formée par ce muret de pierres caractéristique aux paysages de cette région. Adam suit encore quelques secondes du regard le tout-terrain s'éloigner, comme il a vu partir pour l'hôpital son voisin et meilleur ami. Il reste planté là, le nez rafraîchi par l'humidité de l'air et le vent venant du nord. Il laisse le domaine de sa conscience faire, et traversé par un élan de mélancolie et de tristesse, il retourne à ses activités. S'occuper de ses bêtes, parce qu'il le faut, lui fait oublier ces visions qu'il déteste, que sont celles de voir partir des êtres chers.

(Toronto au Canada)

http://maps.google.fr/maps?hl=fr&rlz=1T4GGLL_frFR385FR385&q=toronto%20cartes&um=1&ie=UTF-8&sa=N&tab=wl



« Tu te rends compte », intervient Robert en réclamant l'attention de son cousin occupé à fixer la serveuse, et plus précisément ses fesses délicatement enveloppées dans une mini jupe en stretch noir. Les bottes noires de la même matière quelle porte, offrent à Ed un supplément d'attractivité non négligeable. Lorsqu'elle s'approche pour déposer sur leur table les deux bières long neck qu'ils avaient commandé, le sourire de Ed devient pâle, et son visage change d'aspect, tel un nain envouté par la beauté d'une blanche neige au sourire vermeil. Lui tapant l'épaule pour le faire revenir du pays des fantômes, Robert poursuit son argumentation, en se penchant en avant, comme pour éviter que n'entendent des oreilles indiscretes. Une fois l'attention obtenue, Robert continue : « Nous ; contrairement à ceux ayant vécu des guerres, des génocides, des exterminations, avec leur lots de déportations ; nous allons être les témoins de la fin de l'humanité. » Déclare-t-il.

Encore sous le charme de la belle s'en retournant vers le comptoir, Ed a du mal à s'intéresser à ce que lui confie son cousin. Pourtant, il est directement concerné par un des aspects du fléau s'abattant sur les vivants. Plus de la moitié de ses amis ont été atteints. Mis en quarantaine, ils sont avec d'autres patients, regroupés par la science dans le cadre d'une lutte futile pour la survie. Quant au reste de la famille ; il est soit dispersé, ils ne savent où ; ou sont dors et déjà au paradis. En effet, les annonces font état déjà de milliers de cas de décès, d'hôpitaux surchargés, de services médicaux débordés. Les informations indiquent que près d'un tiers de la population américaine est victime de la pandémie.

Au Canada la situation n'est pas plus envieuse, mais pour se changer les idées et à son initiative, Ed et Robert sont venus passer le début de soirée dans ce pub, où il n'y a guère de monde d'habitude en milieu de semaine. Les circonstances exceptionnelles, font que cet endroit est devenu un des seuls permettant de se détendre un peu, et d'oublier ses angoisses. Malgré les interdictions gouvernementales de se regrouper, le gérant de ce pub brave les interdits, et ancien révolutionnaire activiste, propose aux survivants de la joie et de la gaieté.

Au nom de la liberté, tel le slogan indiqué sur la grande banderole au dessus de la verrière, le chef d'établissement stipule qu'il vaut mieux continuer à vivre, que de s'enfermer chez soi et de mourir seul. L'unique condition d'admission en ce lieu, étant d'être en bonne santé. Cela vaut à l'ensemble du périmètre de sécurité.

Situé dans le centre ville de Toronto, où une partie renfermant plusieurs quartiers ouest est devenue une zone de rassemblement pour réfugiés. Le périmètre de sécurité est délimité par le périphérique. Au nord, un accès à l'aéroport de Downsview a été ouvert, ce qui permet l'acheminement de vivres et autres fournitures nécessaires à la survie. Harbourfront et le Port lands, au sud, sont d'autres points de ravitaillement de la population. A l'ouest, la frontière se définit de l'aéroport de Toronto Pearson, au quartier Alderwood.

Selon Ed, il ne devrait pas être interdit de sortir. Parce qu'en fin de compte, plus personne ne peut faire fonctionner le système de production et d'échange. « Cela ne fait que quatre jours que la pandémie est officiellement déclarée, et déjà la moitié de la population de ce pays est touchée. »

- Pas la moitié ; tu exagères. Mais il est vrai qu'il n'a fallu que très peu de temps pour que cette merde se répande. Réplique Robert. Ils ont su réagir vite quand même. Beaucoup de villes sont aujourd'hui des terres d'asiles.
- Je dis que ce sont les conséquences d'une politique de guérison qui, lorsque la masse est malade, est inefficace. Les institutions n'ont pas alerté les autorités suffisamment tôt. Ou alors, ces dernières n'ont fait qu'entendre et prendre acte. Et voilà le résultat. Vaut mieux prévenir que guérir, dit l'adage. Mais pour des raisons de profits, c'est l'inverse qui se passe. A mon avis, ça devait déjà être là avant qu'on y soit. Lance Ed dubitatif.
- Ça va ; ce n'est pas « La Guerre des Mondes », non plus !
- Mais si. Je t'assure ! Et je suis persuadé que certains commencent déjà à réfléchir pour savoir comment pourront-ils profiter de la situation pour s'enrichir encore plus.
- Qu'est-ce que tu veux dire ? Demande Robert, surpris par cette élucubration.
- Que quelque part, des super-méga-hypra riches, préparent un plan d'évacuation, avec ententes entre industriels, banquiers et politiciens. Ils se voient déjà en précepteurs d'humains réduits encore plus à l'esclavage qu'ils ne l'étaient avant. Avance Ed en se penchant vers son ami, comme s'il devait craindre les oreilles tendues de personnes pouvant s'en prendre à eux ; puisque détenteur d'une vérité pouvant déranger.
- Toi et tes théories de conspirations. Espèce de parano d'américain moyen !

Encouragé, bien avant que se déclare la pandémie, par ses confrères locaux chercheurs en biologie. Motivé, par le manque de considérations de la nature, dans les décisions politiques des administrations américaines se succédant. Robert a voulu changer de patrie, pour une autre se souciant réellement de l'avenir de ses concitoyens à travers l'écologie. Il est parti vivre au Canada dans la région de Toronto, où il s'est installé il y a environ dix ans. Dans le cadre de son insertion, il dû se rendre en ville y chercher un appartement. Par chance, ce côté de la ville où il réside, a été réquisitionné pour accueillir les personnes saines. Les contaminés

furent détectés et isolées du reste de la population, en attendant qu'une solution médicale puisse venir en aide aux malades atteints de différents symptômes s'apparentant à une grosse grippe.

Suite aux manières drastiques d'évacuation puis de confinement, Ed quant à lui, a préféré quitter un Alabama décimé, pour rejoindre ce qui lui reste de sa famille proche. Son choix fut dirigé par les informations que lui fournissait Robert, via internet et plus tard le téléphone. Il lui disait dans ses conversations, qu'ici régnait un « micro climat ». En effet, la propagation des maladies mortelles y est moins rapide. Dans son entourage, Ed n'a plus que des amis. Privilégiant la famille, cela l'a fait voyager léger vers le nord, avec ce désir de survivre. Durant cet exode, il dû faire face à la démence d'êtres en proie à la paranoïa, à la psychose, et d'autres traumatisés n'ayant jamais envisagé un seul instant que les institutions puissent abandonner le peuple à son triste sort. Eux si sages, quand il s'agissait de voter pour l'ordre et l'intérêt, se retrouvent sur le bord du chemin, regardant passer les voitures noires, les hélicoptères, les jets privés, dans une danse incessante pour la survie.

A son arrivée aux portes de Toronto il y a trois jours, Ed dû vivre la quarantaine durant laquelle il a subi des examens médicaux. Quarante huit heures plus tard, déclaré sain, un sauf conduit permettant de se présenter au check-point, lui a été délivré. En ville, Ed chercha un peu, avant de trouver l'adresse de Robert. C'est en montant les escaliers le menant au troisième étage d'un immeuble en comprenant sept, qu'il put s'apercevoir de la détresse dans laquelle sont certaines personnes, à vivre à même le sol avec des enfants en bas âge. L'appartement de Robert est partagé avec deux familles québécoises. D'où la nécessité de prendre l'air pour avoir un peu d'intimité, avant de se retrouver dans ce pub bondé, plein à craquer.

Seules quelques villes ont vite réagit face à la menace, et sont aujourd'hui fortement sollicitées par une population de plus en plus pressée d'arriver à leurs portes. Quelques individus font pression sur les forces armées protégeant les accès, en tentant de les soudoyer avec leur pouvoir d'achat. Mais nul ne peut pénétrer dans la zone de confinement, sans quarantaine préalable ; même avec des millions en dollars. Le message diffusé est pourtant clair : « Toute personne, même nantie, n'ayant pas d'autorisation délivrée suite à une période d'observation préalable, est systématiquement refoulée ». Cependant, quelques imbéciles tentent désespérément de franchir la frontière de béton et de fil de fer barbelé, provoquant de temps à autre un bruit de détonation. Ces balles sifflantes, ces corps tombant sur l'asphalte, ces hurlements de douleur suivi du silence, fait tendre l'oreille et se dire aux survivants ; qu'il est bien dommage d'en arriver là, au point de tuer des êtres humains innocents. Mais il doit en être ainsi, si le reste veut survivre au mal qui se répand encore.

Malgré le mécontentement général des candidats n'ayant eu le précieux sésame, la foule entassée devant les portes de la ville se disperse en ordre, sous l'œil vigilant des plantons en faction. Leur surveillance est accrue depuis leur mirador, derrière le viseur de leurs armes automatiques. L'efficacité militaire associée au professionnalisme des scientifiques dépêchés sur place, offre une dissuasion suffisante au mal qui sévit à l'extérieur. La population doit se débrouiller seule, ou presque, pour pourvoir aux contraintes du quotidien. Des consignes

écrites distribuées dans les rues et diffusées par haut-parleurs, invite les individus à éviter tous contacts prolongés avec d'autres êtres vivants, et à se munir de masques de protection.

La promiscuité intra-muros, n'arrange pas non plus l'autorité qui doit opter pour une solution de rechange. Pour éviter d'entasser de trop la population, malgré l'affluence croissante de centaines de milliers de pèlerins convergeant vers les portes artificielles de la ville, la zone est en passe de devenir interdite d'accès. De nouveaux barrages préventifs sont installés au-delà de la zone de sécurité, avant la tombée du jour, afin de réguler la circulation et intervenir en cas de besoin. Les services d'ordre, sont renforcés par des véhicules blindés de l'armée. A la radio, l'information concernant les nouvelles mesures est relayée par les milliers de paires d'oreilles attentives, appartenant à des voyageurs déçus de devoir repartir pour une autre ville. Mis à part quelques réfractaires à devoir faire demi-tour, les autorités savent contenir la masse disciplinée. Une femme enceinte, dont le travail la fait se courber face au policier, implore de pouvoir avoir accès aux soins à l'intérieur de l'enceinte. Mais les consignes sont strictes, et renvoi la plaignante aux services externes disséminés sur la route et formant une longue file de caravanes, telles qu'on peut les voir aux abords des routes du tour de France cycliste. Un samaritain prend en charge le couple bientôt famille, et le renseigne sur le chemin à parcourir jusqu'à cette tente blanche dressée sur le pont d'un grand voilier amarré plus au nord, sur les rives du lac Ontario à Port Hope. L'effet d'annonce par haut-parleurs, que d'autres villes peuvent les accueillir, fonctionne sans déplorer de nouveaux drames.

La nuit promet d'être calme, sauf pour Robert et Ed, pris à parti par une viande saoule se faisant gentilhomme, en voulant défendre cette jolie serveuse accaparant les attentions de Ed. Sentant que la situation peut dégénérer d'un instant à l'autre, Ed se lève et endosse le rôle du gentilhomme. Seulement, en guise de bagarre annoncée telle qu'il l'a toujours vécu en son pays, quatre bucherons des grandes forêts se lèvent et entourent leur camarade.

- Eh toi, je te vois regarder Laetitia d'une façon peu discrète. Et ta façon de réagir, alors que je m'approchais d'elle pour lui passer commande, est très significative. Je peux dire que tu es américain toi. Non ? Avance l'homme à l'haleine chargée en alcool.
- Euh, oui, en effet. Répond Ed, intimidé par tant de chair et de muscle, tout en cherchant le regard de son cousin.

Robert observe la situation avec un large sourire, ne se souciant guère pour l'intégrité physique de son cousin. Les mentalités américaines et canadiennes ne sont pas les mêmes, si on les compare. Cela dit, il constate que le confinement peut rassembler les humains malgré leurs différentes cultures. A moins que cela ne soit dû à l'impressionnante démonstration de force, ayant annihilé la montée d'adrénaline bagarreuse de son cousin. En buvant sa bière, Robert se dit que l'Homme est enfin capable de discuter au lieu de se battre. Et tous se rassoient autour de la même table, en trinquant avec la satisfaction de ne pas être de l'autre côté de la frontière.



Madame kirasawa est une retraitée heureuse, sa fille doit rentrer ce matin. Veuve depuis la dernière série d'alerte à la pandémie, cette visite dans cette isolation involontaire, est accueillie avec ce même sentiment que lorsqu'Izumi est née. Cela se traduit par une décoration et une préparation, toute spécialement prévue pour sa venue.

Bien qu'elle ait un appartement à Kyoto, Izumi a toujours eu pour habitude de rendre visite à sa mère dès qu'elle le peut. En règle générale, cette attention se fait juste après son débarquement. Hôtesse de l'air de métier, en fonction de l'horaire d'arrivée de l'avion, elle part immédiatement pour la campagne, ou reste chez elle pour y passer la nuit. Aujourd'hui, son vol en provenance du Qatar se pose sans encombre, tout comme le passage au détecteur thermique. Hors de la zone de détection, elle salue ses collègues hôtesse et stewards rentrant directement chez eux, et se dirige vers les commodités réservées aux personnel naviguant.

L'aéroport bénéficie d'installations modernes, permettant au personnel de bord de se restaurer, de faire sa toilette, de se reposer, avant de reprendre le voyage. Il est également équipé d'une cellule médicale d'urgence de surveillance sanitaire. A l'image des tous les aéroports où il est demandé à chaque voyageur, de déclarer s'il n'a pas été en contact avec une personne ou un passager contaminé. Les formalités douanières sont très strictes, et les forces de sécurité sont épaulées par des policiers et l'armée. Une fois la frontière passée et changée, Izumi quitte les membres d'équipages avec lesquels elle a voyagé, et se rend à la gare routière.

En chemin, elle croise d'autres de ses compatriotes évoluant comme si de rien n'était. Marchant dans la rue, silencieusement, allant pour les uns, et venant pour les autres. Parce qu'il faut bien que la vie continue. Le travail doit être fait, et être rendu en temps et en heure. L'implacable système qu'il faut faire tourner, pour permettre au monde de bénéficier des avancées technologiques, de biens de consommation, de nourriture. Pour beaucoup de citadins, trouver de quoi nourrir sa famille est devenu une tâche primordiale. Cela donne lieu en certains endroits où des voix s'élèvent, à des disputes pour de la matière première. Mais rien n'est tout à fait normal désormais. Même les yakusas, loin de toute cette agitation, offrent une alternative à ce que les autorités ont mis en place en venant en aide aux personnes. Mais à leur manière.

Arrivé à la gare routière, Izumi prend un ticket pour un transport en commun qui la mènera en direction des contreforts du mont Fuji. Montent dans le transport les passagers, mais aussi un détachement de l'armée. Quatre hommes et une femme en tenue de combat et armés, prennent les premières places près du chauffeur. Dans leurs regards, il semble il y avoir de la timidité, d'après ce que peut en jauger Izumi. À moins que cela ne soit de la politesse, à s'excuser de devoir perturber la tranquillité d'attente avant le départ. Quoi qu'il en soit, leur présence est appréciée par tous, tels des protecteurs improbables pouvant défendre d'honnêtes citoyens, contre les actions brutales de pillers.

Il reste à faire quelques kilomètres en autocar, avant de voir se profiler la route menant vers la maison familiale. Mais la route principale est fermée par un barrage qui stoppe le convoi de véhicules, juste après la sortie du tunnel à proximité de la gare de Yaga. Gotenba est interdite d'accès. Tous les voyageurs doivent descendre, passer devant un conseil composé de médecins civils et militaires, avant de se débrouiller pour se loger, ou de se rendre dans un camp de réfugiés. La délégation militaire n'était en fait qu'une escouade envoyée dans la capitale pour y trouver des renforts. Sans aucun état d'âme, le caporal-chef insiste auprès d'une vieille dame pour qu'elle rejoigne les rangs de ceux ne pouvant faire appel à une connaissance pour venir la chercher. Si personne ne peut l'aider, elle prendra directement le chemin du camp de réfugié, installé dans l'école de Shimizu.

La zone à atteindre ne faisant pas mention de mise en quarantaine, le haut gradé laisse partir, seule et à pied, Izumi. Elle marche d'un pas décidé vers le village qui l'a vu naître, après avoir expliqué qu'elle n'était qu'à quelques encablures de chez sa mère. Puis elle profite de la nature en ce décor, qui se couvre de couleur en cet automne. Nombres d'arbres se parent de leur plus belles robes, et les effluves provenant de fleurs exaltent ses sens olfactifs jusqu'au plus profond de ses narines. Pendant une heure, Izumi revit les souvenirs de son enfance, jusqu'à son adolescence. Période où elle a quitté la maison familiale, pour partir étudier dans la capitale, et tenter d'entrer dans le monde des hôtesses de l'air. Elle a bien réussi, puisqu'à présent elle travaille pour la compagnie aérienne nationale.

L'air est doux et la température agréable. Tout semble normal s'il n'y avait pas cette pandémie. Ce qui ne lui semble pas normal, c'est cette absence de personnes et de regards à l'entrée du village. A chacune de ses visites depuis qu'elle a quitté le village, tous ou presque la saluent quand elle revient au pays. Seuls les nouveaux locataires ne la connaissant pas ne le faisaient pas. Mais aujourd'hui, c'est un silence et un vide qui l'accueille. Même le jeune Takeshi, pourtant épris par un amour inavouable depuis sa plus petite enfance, ne lève pas la tête et reste concentré à son travail de nettoyage de la voirie pour lequel il est employé. Ses habitudes sont plutôt naïves et joviales, d'après les souvenirs d'Izumi. Mais lorsque Takeshi lève enfin la tête, son sourire emprunté qu'il avait l'habitude d'arborer quand il croisait son regard, n'est plus qu'un ancre de tristesse et de mélancolie. Izumi pense même déceler de l'amertume dans ce que lui offre son prétendant illusoire. Malgré tout, il lui sourit, comme par obligation, ou par pudeur, et la salue cordialement quand elle lui renvoi son bonjour.

Cela cache sa timidité infantile, malgré ses trente cinq ans. A se cacher ainsi ; il n'a pas pu braver le sort réservé au habitant de petits village comme celui-ci. Il est resté sans avoir goûté au monde ; sans avoir pu obtenir par ses propres moyens un ticket pour l'aventure de la vie. Alors qu'Izumi, elle, n'avait que pour motivation de s'extirper de ces conditions. La fatalité, la moralité, les traditions, elle finit par en avoir assez. Désireuse de découvrir le monde, elle se donna les moyens de s'envoler. Cela ne fut pas sans reproches ou querelles, voir des brimades, alors qu'elle n'était qu'adolescente. Mais au bout du compte, elle réussit là où tous avait échoués. Elle pu gagner son droit à la liberté, au prix de ses efforts.

Avant de se soucier du sort des autres habitants du village, Izumi se dirige vers la maison familiale se dressant au bout d'un chemin de terre bordé d'arbres fruitier. Autrefois, cette bâtisse était entourée d'une muraille de bambou, et fortifiée. Aujourd'hui elle est une des plus grandes constructions du village, et fait actuellement l'objet de convoitises et de spéculations. Le maire et d'autres familles influentes, lorgnent sur cet atout touristique depuis longtemps synonyme de puissance. Devant le refus de vendre ou d'en faire un lieu de pèlerinage, les parents d'Izumi se sont battus toute leur vie, et se battent encore maintenant pour préserver cet héritage perçu juste après la révolution du pays. Lorsque le japon c'est modernisé, et à perdu la féodalité.

La bassesse du monde, veut qu'un jaloux aille introduire le mal qui sévit en la demeure d'Akiko. Sortant d'une visite chez la mère d'Izumi, Chuichiro la salue poliment quand il la croise sur le perron. Le membre du conseil municipal, est tout à fait conscient de ce qu'il a fait. Aussi, ne montre-t-il pas ses intentions à la future victime de la cupidité et de l'opportunisme de certains. Les germes prélevés sur la tante de Chuichiro, lors de sa visite à Gotenba avant que la ville ne soit mise en quarantaine, ont été disséminés à travers les pièces auxquelles il a eu accès. Quand quelques jours auront passés, ils pourront lui et quelques membres du village, profiter de cet atout au potentiel rémunérateur. Sans se soucier de ce qui allait se produire, Izumi est accueillie par Akiko qui l'embrasse dans une longue étreinte.

La chine (la province du Sichuan)
http://www.chine-informations.com/guide/chine-sichuan_1861.html



(rappel : la population Naxi)

Plus tard, dans la campagne de la chine centrale, au cœur de la région Sichuan, il y a un écrin de nature particulier composé des terrasses calcaires de Baishuitai, dans la juridiction de la ville de Sanba. Dans ce paysage d'un autre monde, se trouve Baidi, un village Naxi, qui est bien loin de connaître les mésaventures des citées plus à l'est. Contrairement aux grandes villes où les institutions sont débordées, le système de fonctionnement du village est encore opérationnel. Dans la tradition Naxi, les femmes sont les garantes du bon fonctionnement de la société, et de la communauté. Mais aujourd'hui, elles comme une petite partie de la population, sont affaiblies par un mal insolite qui commence à faire son apparition. Les maladies se répandent par le biais des échanges commerciaux, à travers toute la région et jusqu'ici.

Dans le village, les réunions s'organisent régulièrement, et de plus en plus souvent. Il est temps de faire quelque chose, au moins de palier à l'effondrement du corps directoire. Au sein de la famille de Chen-Fu, l'autorité ancestrale de la femme est aujourd'hui disputée. Les femmes pas encore touchées par le fléau, se sont de nouveau rassemblées, et ouvrent la discussion quant à l'avenir de la communauté. Les hommes participent aussi, ainsi que le jeune Chen-Fu. Ce dernier prend la parole, après qu'il y ait été autorisé. Il évoque la maladie, dont est victime sa mère depuis son retour de la ville. Il annonce également, d'après ce qui se dit, que beaucoup de personnes sont touchées par ce mal étrange, même au-delà des frontières de ce canton. En concluant, il suggère qu'il va leur falloir s'organiser, si les matriarches ne peuvent plus se déplacer à cause de la fatigue qu'elles ressentent.

- J'ai entendu parler en ville, de la misère qui sévit dans les campagnes du sud et de l'est du pays. Lance un vieil homme à la chevelure grisonnante.

Des voix s'élèvent pour atteindre un brouhaha, puis la main de l'autorité est brandie pour que l'assemblée se taise. La consigne est alors donnée, pour que des émissaires partent sur le champ en quête de remèdes que le seigneur ne peut trouver en ce milieu reculé. Pour cette mission, l'autorité désigne une des femmes, et demande que deux hommes l'escortent. Chen-Fu, volontaire, lève la main. Puis, son voisin de droite et ami d'enfance, Liu Xiao en fait autant. Mais ce dernier, jugé trop jeune, est remplacé par un membre plus ancien du clan. Le départ pour la ville de Sanba est programmé, et les préparatifs commencent. Ainsi, Chang-

Juan ; Xiao-Chen ; et Chen-Fu ; se mettent en route au début d'un après midi nuageux. Le ciel ne change pas de l'ordinaire, mais se dépêcher sur le chemin de la vallée, sous le regard rempli d'espoir du reste de la communauté, l'est beaucoup moins.

Au cours de leur périple, le trio croise de nombreuses âmes en peine, mais aussi des gens exprimant leur colère. Pendant les heures de trajet, ils peuvent compatir pour les malheureux s'en prenant au gouvernement, aux dieux, aux administrations, aux médecins. Ils refoulent leur désarroi, pour se concentrer sur leur mission dont la survie des leurs dépend. Ils constatent que, quand bien même le nombre parvient à transmettre les directives jusqu'aux villages les plus isolés, l'angoisse et la souffrance se lit sur chaque visage. Beaucoup s'interrogent quant à leur avenir, et surtout celui de leurs enfants. Lorsqu'enfin ils entrent dans la ville, Un pauvre paysan s'approche de Chen-Fu. L'homme, atteint d'une toux grasse, cherche à attirer l'attention sur lui, pour qu'on le prenne en considération. Personne ne veut de lui, et on l'a banni, mis au banc de la société pourtant elle-même gangrenée. Sa situation n'est pas isolée, mais les autres sont partis vers des endroits où ils pourraient être acceptés, et lui n'a nulle part où aller, explique-t-il. Au moins qu'on puisse lui faire l'aumône de quelques subsistances, pour lui permettre de mourir dignement, réclame-t-il. Alors Chang-juan prend pitié, et sort de sa besace un morceau de pain et un morceau de viande séchée. Sans trop réduire la distance entre elle et l'homme à peine plus âgé qu'elle, son geste est assuré et rempli de compassion. L'homme la remercie respectueusement, et s'en retourne sous un abri de fortune, construit avec des restes de structures de maisons abandonnées. Quelques planches, un peu de paille, et de vieilles toiles tendues pour la toiture. L'ensemble de l'abri n'est pas plus grand qu'une tente canadienne, et peu abriter deux personnes.

Poursuivant leur quête, les trois Naxi perçoivent la façade de la maison d'un médecin préparateur en pharmacie. Mais lorsqu'ils s'approchent, ils remarquent l'écriteau cloué sur la porte d'entrée de l'échoppe, signifiant la fermeture pour cause de décès. Déçus, le trio rebrousse chemin vers la grande avenue commerçante. Là, Xiao-Chen s'arrête face à une citadine, et demande de lui indiquer l'itinéraire pour se rendre vers le dispensaire, où au moins l'endroit où ils pourraient se procurer des remèdes. Cette dernière montre immédiatement sa surprise, puis lui répond que les dieux n'ont pas prévu de remède au fléau qui touche la population. C'est leur volonté de punir l'Homme, pour le mal qu'il a lui-même répandu. Elle ajoute qu'heureusement, seuls pourront survivre les plus valeureux et les plus pieux. « Les plus chanceux ; oui ! ». Rétorque sarcastiquement Chen-Fu. Ce n'est pas dans ces habitudes d'user de telles formes de propos, mais son respect est quelque peu entamé par la fatigue d'une longue marche, et le désespoir. Chang-Juan remercie la passante, et suggère au reste de la troupe de se mettre à la recherche d'un endroit pour y passer la nuit. Devant un étal, Chen-Fu pose la question à la maraichère, qui lui indique une auberge pas très chère, pouvant occasionnellement faire preuve d'hospitalité avec des voyageurs.

Se dirigeant vers l'endroit indiqué, le trio est interpellé par un ancien membre de leur clan devenu citadin. La nostalgie remontant après avoir reçu des nouvelles du village et des anciens, lui fait leur proposer le gîte et le couvert, en ajoutant l'assurance qu'ils ne seraient pas au contact de contaminés, comme ils allaient l'être dans un hôtel. Le trio accepte avec

joie, et suivent à travers les rues étroites leur guide. Chang-Juan glisse à l'oreille de Chen-Fu que l'émigration est bien pratique lorsqu'on doit se rendre dans un endroit inconnu. Grâce aux expatriés, cela permet aux pèlerins d'avoir un pied à terre, et de parler avec des personnes issues d'une même culture. L'essentiel est d'intégrer respectueusement les nouvelles coutumes de l'endroit où l'on vit, sans nuire au système ni aux gens. Etre accepté, ouvre des portes, des fenêtres, des cœurs, et relie des êtres entre eux. Ainsi partage-t-on le bien, et l'esprit se trouve grandit dans l'échange. Chen-Fu n'avait pas tout à fait compris ce que venait de lui dire Chang-Juan, et ses pensées étaient plus orientées vers sa mère et les siens. Tout en suivant Leihe, il s'imagine ce que peuvent vivre actuellement les membres de leur clan. Angoissé de n'avoir de nouvelles quant à savoir si la maladie s'est propagée, et à quel stade elle en est.

Arrivés dans la chambrée de Leihe, les convives se débarrassent de leurs effets, et sont invités à prendre un bain bienfaisant. Chang-Juan d'abord, puis les deux hommes, prennent ce moment de détente et de relaxation, comme l'on met volontiers de la crème dans les épinards. Puis, Leihe leur propose de se restaurer, tout en prenant des nouvelles de chacun des membres du village dont il a encore le souvenir. Plus tard, au moment de digérer le festin que leur hôte leur avait préparé alors qu'ils prenaient leur bain, Chang-Juan pose la question concernant la possibilité de trouver des remèdes aux maux qui s'installent sur leur village. Hélas, leur espoirs furent réduits à néant, lorsque Leihe leur avoue qu'il est plus pratique de prier, que de chercher des remèdes chimériques. Pas une seule autorité n'a su endiguer la pandémie qui se répand. Non seulement celle qui sévit dans ce canton, mais également celle dont se préoccupe toute la planète ; à ce qu'il a pu entendre. Leihe relate notamment les informations diffusées à la radio et sur le poste de télévision, et relayées par nombre de personnes à travers le pays en son entier. Pas la moindre trace de guérison n'a été constatée jusque là. Pas un seul écho n'a été entendu, concernant la mise sur le marché d'un futur remède. Personne n'est encore capable de dire quand ce cataclysme s'arrêtera. Pour l'heure, le monde ne peut que soigner les malades, et prier pour le salut de leurs âmes.

Xiao-Chen, fort de son optimisme, pense avec philosophie qu'il y a toujours eu des périodes lors desquelles beaucoup de créatures eurent à souffrir. Et ce qu'on constate, c'est que malgré la disparition d'espèces, la terre abrite et abritera toujours la vie. Cette épreuve devra être surmontée, en laissant les élus partir rejoindre leurs ancêtres. « Si la nature nous envoie des fléaux, alors elle les chassera aussi sûrement que tombe la pluie au printemps, et que la chèvre donne son lait. » conclut-il. Chang-juan lasse, demande à pouvoir se reposer, et permettre à la nuit de porter ses conseils, pour la reprise ou pas de la quête d'un remède. Chen-Fu, lui, fait part à l'assemblée qu'il n'abandonnera pas les sien à se sort tragique. Pour lui, la quête doit se solder par un succès. Leihe, pensif, fait preuve de pragmatisme et se lève pour désigner les couches où le trio s'installera pour la nuit, avant d'aller sur la sienne, et de leur souhaiter de passer une bonne nuit. Bien que fatigués, les trois Naxi ont du mal à s'endormir, rongés sont-ils par l'angoisse de faillir à leur mission.

Le lendemain, après une collation riche en énergie, le trio quitte la maison de Leihe, et reprend sa quête accompagné par leur hôte d'une nuit. Toutes considérations prises, ce dernier

ne voulait pas rester à rien faire, et demanda à les aider. Motivant son désir, en exprimant sa volonté s'il devait mourir, de pouvoir le faire en compagnie des siens. Abandonnant derrière lui, le matériel et les souvenirs de cette vie passée dans cette ville à moitié dépeuplée, il marche dans les pas de Chen-Fu la tête basse. Chang-Juan mène la marche vers la ville de Dali, plus au sud. En chemin, ils peuvent évaluer toute l'horreur et la désolation que cette situation engendre. Les nouvelles qu'ils obtiennent annoncent que les maladies se propagent encore, gagnant l'ensemble du continent asiatique. Et toujours pas de remèdes. Résignés, ils rebroussement chemin et rentrent au village, avec le sentiment que les prières ne suffiront peut-être pas à maintenir leur culture vivace. Chacun a en tête que se joue l'avenir de leur clan ; qu'ils ont échoué, et s'attendent à ne pas être les sauveurs qu'ils devaient être en l'estime des leurs.

<p style="text-align: center;">La Tunisie</p> <p style="text-align: center;">http://www.routard.com/pop_up_visuel/id_carto/85.htm</p>	
<p style="text-align: center;">Les ksour</p> <p style="text-align: center;">http://www.matunisie.com/index.php?s=Les+ksour</p>	
<p style="text-align: center;">Rappel : les berbères</p>	

En moins d'une semaine, plus de la moitié de la population de l'hémisphère nord est atteinte par un fléau ne semblant pas prendre de pause. Bien au contraire. Au fur et à mesure que le temps avance, la menace grandit. Comme un embryon devenant fœtus, et fœtus devenant créature vivante désireuse de surgir de l'antre qui le contient. Les ravages les plus marqués sont, une fois encore, localisés au Bengladesh et en Inde. Les pays du moyen orient, ne sont pas plus épargnés. Face aux situations devant lesquelles ils se sentent impuissants, certains supplient à genoux leurs dieux, d'Allah à Brahma, en passant par des divinités plus tribales. D'autres pensent être à l'abri dans les agglomérations, ou dans la campagne au beau milieu de nulle part ; dans un jardin verdoyant, ou dans le désert aride proche des montagnes du nord.

Une évolution s'opère dans la mutation, et les germes deviennent plus résistants. Ils s'adaptent à leur nouvel environnement, aux différents modes de vie. Ils contaminent des zones où l'on n'avait pas l'habitude de rencontrer de tels désastres. L'expansion favorisée par un climat anormalement clément, se fait sans que rien ni personne ne puisse l'en empêcher, et jusqu'aux plus reculés des villages. Les insectes porteurs de virus, se multiplient et migrent d'un bassin à un autre. Les campagnes d'assainissement ne suffisent plus. Le bassin méditerranéen est en passe d'être au deux tiers vidé de ses occupants. Tous ont succombé à la pandémie, véhiculée par des touristes, entre autres participants à des réunions politiques et religieuses. Les rassemblements sont devenus les ennemis fatals.

Dans les régions développées, dotées de moyens de communication et de transmission, des remèdes placebo sont distribués. L'espoir est remis entre les mains de dirigeants submergés par la situation. Même la France, pourtant dotée d'un système de santé que le monde envie, ne peut faire face à la demande croissante de soins. Les politiques prônant l'économie pour l'aisance industrielle, ont affaibli la capacité des administrations à réagir. Et malgré cette

chance d'avoir ce système, c'est dans ce pays que l'on recense le plus grand nombre de cas mortels.

En Afrique du nord, quelques endroits demeurent libres du mal. Mais ce n'est pas pour autant que ses habitants sont délivrés du mal. Certains, isolés dans des contrées asséchées du sud-est de la Tunisie, ne font pas partie des tribus nomades du désert. Ils survivent grâce aux traditions ancestrales, transmises de générations en générations depuis bien avant les invasions arabo-musulmanes. Très peu de personnes viennent prendre de leur nouvelles, chez cette peuplade composée principalement de berbères. Cela dit, ils ont ce sens du partage et de l'hospitalité pouvant faire défaut chez d'autres peuples soit disant développés et civilisés. Car quand un étranger s'approche, il est immédiatement accueilli avec les honneurs réservés aux voyageurs. Mais lorsqu'arrive une délégation de soigneurs membres d'une O.N.G., les autochtones sont d'abord surpris par le caractère insolite du véhicule utilisé.

D'habitude, se sont des quatre-quatre qu'ils entendent avant de les voir déplacer de la poussière au loin. Mais l'hélicoptère qui se pose près des abris, reste une curiosité pouvant apeurer les plus anciens comme les plus jeunes. Derrières les murs du Ksar, citadelle devenue village fortifié, les familles sont priées de rentrer chez elles. Quatre passagers sortent de l'appareil une fois celui-ci stabilisé. Une délégation de Médecins Sans Frontières s'approche de l'entrée principale où se tient un ancien. Après les formules de politesse et de savoir vivre, la délégation est guidée vers une grande salle, où sera servi le thé de bienvenue. Sur des tapis joliment ornés, les membres de la délégation rejointe par le pilote, ainsi que les membres du comité responsable du ksar, s'installent. Peuvent alors commencer, les discussions.

Durant les explications du responsable de la mission, quant au pourquoi de leur présence en ce lieu reculé, le pilote de l'hélicoptère demande à pouvoir s'éloigner pour soulager un besoin naturel pressant. L'hôte attend que le chef de délégation termine, puis il se retourne vers le pilote, et l'autorise à se lever pour quitter un instant la salle.

Arrivé dehors, le pilote s'affaire sur un rocher sous le regard d'un jeune garçon, qui l'observe depuis le bas de la muraille. Quand le pilote reprend le chemin le conduisant à la grande salle, il est intrigué par le regard curieux de ce jeune garçon. Ses yeux sont rivés sur une petite broche qui scintille dans les lumières des flammes. Le pilote arrête sa course, et s'adresse en arabe au jeune garçon, pour lui demander s'il lui ferait plaisir d'avoir la jolie broche accrochée au revers de sa chemise. Le jeune garçon hésite, mais attiré par le brillant du métal, et poussé par le désir, il répond « oui », en hochant la tête vigoureusement. En lui, se répand comme une flaque d'huile, l'enthousiasme du fait de croire qu'il suffit d'avoir cette distinction, pour pouvoir rendre réel son rêve de pouvoir un jour voyager à bord de cette grande boîte à ventilateurs, en le pilotant. Il s'empare de l'objet que son héros lui tend, et le remercie fièrement. C'est à ce moment que le pilote se retient d'éternuer, en se bouchant les orifices bucco-nasals. Seulement, la poignée de main ferme du contaminé, transmet au jeune rêveur, une quantité suffisante de fluide pour sceller le destin de l'ensemble de la communauté.

« Aucune épidémie n'est à déplorer au sein de la communauté », note un des responsables du village. « Dieu dans sa bonté, a préservé ce lieu de la tragédie qui se déroule ailleurs », poursuit un des anciens réagissant aux dires du chef de la délégation. Malgré tout, le médecin attire l'attention des responsables de la communauté, sur le caractère virulent des épidémies, et les invite à tenir un conseil pour permettre à chacun de se faire vacciner. Après les informations concernant les virus et leurs modes de transmission, le plus sage et le plus ancien, fort de son expérience, se lève et dit en montrant son désaccord : « L'étranger désireux de faire le bien au nom de l'humanité, arrive avec sa bonne volonté, et repart après avoir rependu son venin. Le pire, c'est que cela se produit le plus souvent sans qu'il ne s'en aperçoive. En semant dans l'esprit des gens, le doute et l'illusion, parce qu'il croit que ce qui est chez lui, peut se faire chez les autres. Sans prendre en considération les contextes ou les mentalités au sein de cultures bien différentes. Au fil des siècles, notre culture et notre mode de fonctionnement à su perdurer et rester loin des tumultes des grandes idées. Au fil du temps, combien de vos sociétés furent créées au nom du progrès, et combien sont aujourd'hui disparues ? Nous vous remercions de vous être déplacés jusqu'à nous, pour nous fournir de quoi nous défendre contre un diable se promenant sur la surface de la terre. Même si nous savons que ce diable, a toujours élu domicile au cœur des hommes. Il a toujours été là, et dieu aussi, pour nous. Et comme il est arrivé, ce mal repartira. Inch'Allah. Les maladies dont le mode est actuellement frappé, repartiront comme vous repartirez ».

Le chef de la délégation prend acte de la décision du patriarche, puis lui livre les consignes à suivre en cas de détection de cas suspects. L'assemblée des anciens à l'écoute approuvent, et s'entame alors des discussions moins formelles, dans une ambiance détendue. Peu avant la nuit, l'ancien libère les hommes en leur faisant signe de se lever. Tel un seul homme, les hôtes du Ksar et la délégation venue du ciel se lèvent silencieusement. Les remerciements font place aux au-revoir. Sous les regards de la communauté et du jeune garçon floqué du présent offert, les émissaires repartent vers la machinerie infernale. Une dernier geste de la main, puis l'hélicoptère s'élève dans le bruit des moteurs et des hélices soulevant le sable en un nuage de particules.

Le trajet de retour se fait avec la descente de l'astre du jour, en partance pour une croisière sous la ligne de l'horizon. Deux heures après un voyage perturbé par un pilote atteint de quinte, l'hélicoptère se pose près de Tataouine. Le chef de la délégation de l'ONG s'inquiète de l'état de santé du pilote, et rend compte aux militaires et policiers présent à la sortie de l'héliport. Immédiatement le pilote est pris en charge par une escouade venue l'interroger sur son état, quand à leur approche il n'en pouvait plus de tousser. Sa réponse d'un état de santé « au poil », ne fut pas convaincante. Il se voit sommé de suivre le peloton de la police militaire, afin qu'il puisse bénéficier d'un dépistage en bonne et due forme. Escorté comme un forcené, le pilote rejoint les personnes isolées des parties communes de l'aéroport, et du reste des voyageurs, peu nombreux à cette heure de la journée. Les membres de la délégation, mis à l'écart eux aussi, le voient disparaître derrière une cloison. Ils doivent passer par le centre de détection et de prise en charge des personnes contaminées, malgré leur accréditation et leur laissez-passer. Le protocole drastique ne permet à personne de se dérober aux ordres et aux prises de sang. Encore moins à l'isolement temporaire se surveillance. Dans la mesure où

l'incubation de la plus virulente des formes virales ne se fait qu'en quelques heures, il est facile pour l'autorité sanitaire de produire des conclusions. A ce que montre Brahim, il ne subira pas le même traitement que les médecins l'ayant sollicité pour leur mission d'enquête et d'information.

Pendant de temps au ksar, le crépuscule arrive avec son lot de mystères, dans la beauté chatoyante de la lueur d'un pâle soleil partant pour le royaume de l'au delà. Cet étalage de couleurs, procure aux murailles de la cité des aspects précieux d'or et de cuivre, avant que la voûte céleste ne s'illumine d'une myriade d'étoiles. Chacun reprend ses activités, en se demandant encore ce que sont venus faire ces étrangers. La réponse leur sera offerte, au cours de la réunion organisée avant le calme de la nuit profonde et froide.

Le chef du village, a été désigné en tant que tel, pour sa sagesse et ses valeurs. Les membres de la communauté octroient leur confiance à cet homme ayant vécu les conflits, et la curiosité d'étrangers venant en masse visiter cette oasis de paix. Sa décision d'interdire l'accès au ksar aux touristes, afin d'éviter un désastre pour ses administrés, fut accueillie sans avis défavorable. Les habitants sont usuellement assez indépendants et la vie très organisée. Cela permet à tous de pourvoir aux tâches quotidiennes, ou d'avoir la liberté de pouvoir partir pour d'autres horizons. Suite à cette visite improbable, ils doivent à présent se serrer les coudes et surmonter cette épreuve. « Que ceux qui veulent partir le fasse » annonce le sage. Des discussions s'entament au creux des consciences et de la salle de réunion. Lorsqu'un jeune garçon tousse comme personne jusque là ne l'avait déjà fait.

Un vent de panique se lève, mais est aussitôt balayé par la parole de la sagesse. « Que cet enfant et sa famille quitte la salle, ainsi que ceux ayant été en contact avec lui. Qu'ils restent en leur logis, et la communauté de chargera de les nourrir et de leur venir en aide. Que Allah dans sa bonté, les protège. Les autres, vous pouvez rester ».

Le Mexique
<http://www.lemexiqueenimages.com/CARTES/PAGESCARTES/CARTES/EPARREGIONS.htm>



(rappel : le mouvement zapatiste)

Au Mexique ce n'est pas tout à fait la sagesse qui règne. Mais la colère et la peur, qui gagne le moindre bourg, malgré un tempérament à se dire que c'est ainsi. Acceptant, pour la plupart leur sort, d'autres se battent pour leur liberté et la survie. Dans les campagnes, des villages s'organisent et les membres de communautés se défendent comme ils le peuvent. Seulement, outre le fait de se protéger des formes pathogènes de la pandémie, ils doivent le faire également face à des brigands, et autres bandes mafieuses désireuses de profiter de la situation. Ça et là, des maisons brûlent, indiquant le caractère sérieux des menaces proférées contre ceux ne voulant pas payer pour la protection. Les propriétaires ou locataires, ont subi la violence d'une vengeance ou d'une querelle, en punition au manque de soumission.

Dans la mégalopole de Mexico City, l'organisation se déroule beaucoup mieux qu'en campagne. Les quelques riches familles dirigeantes, s'affairent à protéger ce qu'ils peuvent, et ceux qui leur sont proches. Quant aux autres faisant partie du petit peuple, ils demeurent dans l'incertitude du lendemain, comme cela l'était auparavant. Dès les premières alertes à la pandémie, un bloc sécurisé a été érigé autour d'un périmètre, comportant les vieux quartiers, la mairie, le parlement et les institutions. Les dernières expériences concernant les alertes épidémiologiques, furent un désastre. Alors la population c'est laissée séduire par la violence, au lieu des méthodes utilisées par les zapatistes.

Ce terme de zapatistes, provient du nom d'un héros national pour tous les paysans mexicains : Emiliano Zapata. Un symbole de révolte et d'idéal, pouvant être commun à beaucoup de peuples. Cela fait des années que cette peuplade indienne de la région du Chiapas, au sud du pays, c'est unie sous l'impulsion du « sous commandant Marcos », et lutte pacifiquement pour que soient rétablis les droits de la personne et le partage. Mais les politiques menées depuis l'ouverture de l'économie de marché, a mis au banc la majorité ethnique du pays. Depuis quelque temps, même un président élu prônant la démocratie, ne peut plus faire plaisir à un tiers de son peuple, parce que soumis aux pressions de riches influents égoïstes. Le Chiapas est une région riche en matières premières, et pourtant elle affiche des chiffres catastrophiques concernant la pauvreté et les inégalités. Dans ce pays comme un peu partout dans le monde, les pouvoirs en place tentent d'abrutir le peuple, ou le font ouvertement. Ils s'approprient les résultats d'exploitations, en ne reversant qu'une infime partie de ce qui doit revenir aux travailleurs. Ainsi, malgré une croissance économique constante, le manque de

moyens et d'infrastructures se fait cruellement sentir. L'analphabétisme, la misère, l'expropriation, la répression, sont en contradiction avec l'image d'un pays dont les dirigeants ne soutiennent le peuple que lors de campagnes présidentielles. Le soulèvement, est devenu la réponse logique pour les exclus du partage.

En cette période de chaos social, il est plus facile de voler son voisin, que de faire des heures de queues pour obtenir un ersatz de nourriture. Un couvre-feu a bien été établi, mais n'empêche en rien la folie des hommes pour leur survie. Un peu partout, des barricades délimitent les différentes zones dans lesquelles se sont réfugiées quelques communautés. Liés par l'origine sociale ou ethnique, des hommes et des femmes assurent la survie des leurs. Ils tentent de seconder l'Etat, et de défendre leurs droits, face aux éléments. Mais ils ne peuvent pas faire plus que ce qu'il leur est possible. Les vaccins et les médecines ne peuvent venir en aide aux malades. Les malades ne peuvent venir en aide à la société, qui est au bord de l'effondrement. A l'image d'une économie mondiale, suspendue au fil des survivants.

Le jeune Miguel, est plus pragmatique. Il sait où se trouve son bonheur. Pour lui, il se réduit à une petite dose d'illusion, consommée discrètement et à l'abri des regards. Sauf que dans cette mégalopole maudite, personne ne reste longtemps seul. Un milicien le surprend, mais au lieu de le réprimer, il l'observe de la tête aux pieds et lui demande d'aller se faire soigner. La réponse du jeune homme fait mouche, tant la tentative de l'agent de sécurité de le délivrer de son sort est futile. « Que je sois happé par la mort reste une certitude », renvoi-t-il. Et il a choisi de mourir sous emprise, plutôt que de finir en souffrant tel un martyr. L'homme portant le brassard le différenciant des autres civils, regarde une dernière fois le jeune homme en partance pour un monde meilleur, mais cette fois avec un œil rempli de pitié et de prières.

La morale devient irrévérencieuse, par cette volonté de maîtrise en prônant l'égalité. Tous doivent bénéficier de soins gratuits ; tous peuvent prétendre à au moins une chance de s'en sortir ; mais cela n'est qu'un miroir aux alouettes. Car des milliers de personnes croyant en ces valeurs, n'ont eu que la charge des forces de l'ordre pendant la grogne. Le paradoxe d'un peuple contribuant à l'entretien d'un système, bousculé et frappé par des récipiendaires de leurs efforts. Les soins et les attentions médicales, n'ont été dispensés qu'aux personnalités les plus influentes du pays, et à quelques privilégiés. Mais pas aux strates inférieures de la société, laissée dans sa nasse. La masse, récalcitrante est dispersée, au mieux. Ou fait l'objet d'un entraînement de tirs sur cibles mouvantes, au pire. Le milicien se dit qu'il n'existerait pas, si les instances avaient anticipé et préparé la population à ce genre d'exercice. Puis il retourne à ses activités.

En s'éloignant, l'homme n'a pas le temps de dégainer son arme, qu'il est abattu d'une balle dans la tête par un adolescent. La violence de la scène est aussi forte, que fut soudaine la frappe de la mort. La voiture que le milicien n'a pas pu voir arriver, ne fait aucun bruit. Cette technologie électrique a bien des avantages, mais le bruit d'un moteur à explosion, aurait peut-être pu sauver cet homme gisant maintenant dans une marre de sang. Scène effroyable, à laquelle tous sont confrontés en ce bas monde. Deux adolescents assis sur le rebord de leur portière, lèvent les bras et tirent en l'air en clamant leur exploit. Quant au chauffeur, il conduit

d'une main, et boit du vieux mezcal de l'autre. Les quartiers se sont mobilisés et organisés, pour que ses voyous se déplaçant silencieusement ne puissent ternir plus l'ambiance morose. Chaque habitant à une personne à pleurer, du fait de ces maladies toujours en pleine croissance ; du résultat des décisions prises par le gouvernement ; entre autres dysfonctionnements de la société.

A diffuser la mort via un écran, la nature de l'homme est pervertie par le matérialisme à outrance. Ainsi, les prolétaires défendent les seuls biens qui leur reste, comme il est montré à la télévision à travers leurs séries préférées. L'abomination atteint son paroxysme, quand le meurtre est ici devenu une banalité. Les témoins ne le déplorent même plus, engloutis sont-ils par la peur. La rue retrouve son calme sinistre, dont le décor bitumé est parsemé de cadavres. Le pavé retrouvera son allure d'origine, mis appart les quelques auréoles écarlates par si par là, sur le sol ou les murs. La nuit passée, des camions poubelles sortiront du coin de la rue, suivi par deux transports urbains affrétés pour le ramassage, des morts pour l'un, des vivants pour l'autre, eux-mêmes escortés par un véhicule militaire blindé et armé.

Le soleil n'est pas encore parti, que les rats sont de sortie. La tension est palpable, la population s'enferme, les sentinelles se concentrent, et les projecteurs s'allument. Le couvre-feu va entrer en vigueur dans dix minutes, et toute la ville s'éteindra. Seuls les hôpitaux et quelques quartiers sécurisés s'illuminent, en s'entourant d'une ligne brillante, ornée de grappes étincelantes. Vu du ciel, la mégalopole apparait comme un terrain de fouille balisé et quadrillé par une troupe d'archéologues. Des points lumineux, tels de petites pancartes marquant un emplacement important. Quant au reste de ce qui pouvait se voir depuis l'espace, il n'est plus qu'obscurité angoissante.

Quand Miguel revient de sa chasse au jaguar, c'est le milieu de la nuit. Il pensait être happé par les griffes du félin sacré, mais il n'a pas voulu de lui. Est-ce un signe ? Est-ce que ce monde a encore besoin de lui ? D'autres questions le secouent, comme s'il tournait à grande vitesse dans un de ces manèges de la foire foraine. Lieu de rencontre et de transmission, pour pouvoir voler, et vivre. Etourdi, il a du mal à se mettre sur ses deux jambes. Mais son esprit se remet plus vite, et lui suggère la prudence. Longer les murs et marcher furtivement dans l'ombre, afin de ne pas servir de cible à un franc-tireur.

Le désespoir et l'accoutumance, ont eu raison de son empathie. Ce qui eût pour effet de sectionner les liens familiaux, comme amicaux. On est toujours seul lorsqu'on se drogue, comme si une honte habitait le sujet. On se cache, et on voyage seul avec soi-même, dans un ailleurs improbable. Pour Miguel, les quelques rues le séparant des siens, semblent interminables. Mais fort heureusement, aucune ombre ne vient semer la mort. Le jeune homme est en approche de la maison familiale, qu'il n'avait pas vu depuis plus de dix ans. Il ne reste plus qu'à traverser la rue, pour se présenter sur le porche qui n'a pas changé. Encore un petit effort, et il sera à la maison parmi les siens.

C'est en s'approchant, que Miguel se rend compte qu'il est au milieu de la voie. A découvert et éclairé comme l'est, par la poursuite, un artiste sur une scène. Dans la nuit, on ne voit que lui. Malgré cela, et encore sous emprise des contre-effets des substances, il pousse le portail

sans qu'il n'y ait eu de coup de feu. Il ne remarque pas le morceau d'étoffe noué au grillage de la clôture. Signe de distinction devant être apposé, lorsqu'une maison a connu la contamination. Les malades meurent en vingt-quatre heures minimum, le temps d'incubation du mal est très rapide ; seulement quelques heures. Et cela fait trois jours que la mère et la grande sœur de Miguel, sont parties pour le crématorium. Le reste de sa famille demeure uni autour d'un patriarche en proie à la mélancolie. Le retour du fils prodigue va changer les choses.

Lorsque Juanita, la fille cadette, lui ouvre, elle d'abord surprise. Puis la rancœur apparaît, du fait de son comportement, alors que tous avaient besoin de lui avant sa fugue. Et de son absence au sein du foyer. De n'avoir pas voulu faire face, et d'être parti lâchement il y a dix ans. Laisant ses sœurs faire le travail des hommes, sous les ordres d'un père autoritaire et alcoolique. Mais après quelques secondes d'aigreur, l'humeur change et devient compatissante. Elle lui ouvre la porte et le fait entrer, en lui indiquant qu'il devait faire silence. Le père de famille est assoupi, allongé sur le canapé. Quant aux autres, ils se prélassent en jouant à un jeu de société au sous-sol, éclairé grâce à un générateur auxiliaire d'énergie bricolé avec des batteries de camion. En passant devant le salon, Miguel regarde le visage de son père exposé aux lumières provenant du réverbère du coin de la rue.

Les images qu'il avait gardées de cette famille, lui rappelle combien il souffrait sous les coups répétés de ceinturon portés par ce père, qu'il aurait voulu un peu plus proche de lui ; mais pas sous cette forme. En guise de connivence et de transmission, son père n'était qu'un rustre, ne vivant que pour le travail. Avec le temps et plus de maturité, Miguel ne lui en veut plus. Car il a compris à présent que son addiction au travail, n'était en fait que pour le bien-être familial. Seulement, cet homme n'a jamais appris à éduquer des enfants, et la mère de famille ne pouvait lui venir en aide que de temps à autres. Lui, ouvrier poussé aux objectifs ; et elle, infirmière de nuit. Leur absence constitue le facteur favorable à ce que les enfants soient livrés à eux-mêmes. C'était dur au début, mais dès que Miguel fut assez grand, ses parents lui ont transmis la responsabilité de la gestion de ses sœurs. Au lieu d'aller s'amuser avec les camarades de classe ou de son âge, il était consigné en attendant que son père soit rentré. Quant à la mère, elle se reposait jusqu'au début de l'après-midi. Un ballet incessant où, même le week-end, la famille ne pouvait pas se retrouver. Tel est le résultat de la dislocation du tissu familial, voulu par la société de consommation aveugle et cupide.

Revenant de son rêve et de ses pensées, il regarde une dernière fois le visage de l'homme défiguré par la tâche et la fatigue accumulée de puis des années, avant de descendre au sous-sol rejoindre ses sœurs. Puis, dans les marches, anticipe l'émotion des deux autres personnes, aujourd'hui les plus chères en son cœur. Le jaguar ne l'a pas emporté, mais il l'a conduit sur le chemin de la rédemption. Le sourire et l'enthousiasme de Maria et de Rosetta, le lui prouve. Cette joie lui fait oublier ses angoisses, et lui inspire de rattraper le retard à l'avenir.

<p>Les Philippines http://www.carte-du-monde.net/149-philippines.html</p>	
<p>le volcan Pinatubo http://dominique.decobecq.perso.neuf.fr/pinatubo.html</p>	
<p>(rappel : les Aetas)</p>	

Aux philippines, sur l'île de Luzon, ce qui est craint par-dessus tout, ce sont les poussées de colères du volcan Pinatubo. Outre les infections menaçantes, pour lesquelles la population a été informée, cette recrudescence d'activité de la montagne de feu inquiète. Il n'y a pas plus de tremblements de terre que les années précédentes ; mais le poids libéré sur la plaque continentale asiatique, par la fonte de la calotte glaciaire nord, influe sur le degré de secousse sismique sur l'échelle de Richter. Cette zone également appelée « point chaud », est souvent le théâtre de tsunamis, de séismes, d'irruptions volcaniques. La conscience collective acquise par une expérience séculaire, permet aux autochtones de se prémunir. La connaissance et l'expérience transmise, raconte comment la curiosité est plus forte que toutes autres raisons. Et les études de ces phénomènes, ont pu mettre en évidence des indices significatifs et distinctifs naturels, permettant l'anticipation de catastrophes. Ainsi, en suivant la migration de certaines espèces dont les grenouilles, on peu anticiper de une à trois semaines avant les premiers signes d'un cataclysme. Les émotions diffèrent alors, et passent de la peur mystique, à l'admiration et au respect. Avant que cela soit possible, beaucoup ont péri face au souffle de la terre. Même d'imminents spécialistes n'ont pas eut le temps de se mordre les doigts de n'avoir pu fuir à temps. De l'intrépide couple célèbre tombé au japon, à l'observateur solitaire ; tous n'avaient que leur passion pour les rendre immortels. Ce qu'ils laissent en héritage, permet l'hommage et le travail des survivants.

Ces derniers jours, la sécurité civile et militaire a été déployée, afin de prévenir les citadins comme les ruraux ; et particulièrement les Aetas. Revenus dans leur foret après l'éruption de

1991, ils sont de nouveau obligés de migrer vers le sud de Manille, comme l'ensemble de la population locale. Issus des habitants de la forêt, leur mode de fonctionnement est bien à eux. Ils sont aussi de fervent défenseur contre la déforestation. La plupart résignés, ont été traités comme les indiens d'Amérique du nord, par les américains entre autres nations de tutelle. Récalcitrant à faire fonctionner le système qui les exploite, eux comme les autres, ils ont été livrés au tabac, aux jeux et à l'alcool. Relégués comme anticonformistes, alors simples contestataires aux abus des échanges commerciaux avec l'Asie et l'occident. Mis en marge, ils vivent dans la misère ; ou presque. La richesse de leur culture, et de celle des peuplades différenciées entre-elles par les langues et les dialectes, fait de cet endroit du monde un florilège d'intérêts et de curiosités.

D'un point de vue humain, le grondement de la terre est d'une puissance colossale. Mais en vivant avec, ou plus exactement au pied du stratovolcan, on devient plus efficace face aux dangers. Comme un plongeur craignant les mâchoires puissantes du grand requin blanc, apprend en l'observant, à apprivoiser sa peur pour faire place au respect, en osant le toucher et évoluer en nageant dans son sillage. En partenariat avec les centres d'études sismiques et les vulcanologues présents sur place, les autorités ont anticipé l'aggravation de la situation sanitaire. Des convois sont envoyés dans les campagnes, pour faciliter la transhumance. Des médecins et des volontaires, participent à la régulation des populations, et à la différenciation entre les personnes saines et celles atteintes par une maladie infectieuse. Deux catégories de personnes sont dirigées vers des camps provisoires, semblables à ceux que l'on trouvait aux frontières de pays d'Afrique noire dont les conflits internes contraignaient les populations ou certaines ethnies à l'expatriation. Une plaine garnie de toiles de tentes immaculées, tranchant avec le vert et le marron ambiant. Sur le chemin Ang-han soutient sa grand-mère jusqu'au bus de transport qui les mènera hors de la zone de danger. Quant il se retourne vers le volcan, un panache de fumée surplombe le cratère, mais il n'est rien comparé à ce qu'il a déjà vu. Des coulées de boues appelées « Lahars », ont déferlé dans sa mémoire depuis ce mois de juin historique. Il les revoit, comme si c'était hier. Cette force de destruction massive, a eut raison d'une bonne partie de sa famille, et il ne tient pas à ce que cela se reproduise. Il encourage les rescapés à montrer de la courtoisie avec les médecins. La seule contrainte qu'ils aient pour pouvoir monter à bord d'un transport, est de se faire prélever un échantillon sanguin. Le tout en priant le Seigneur d'avoir épargné les siens du fléau mondial.

Plus loin, aux abords d'un petit village, un individu connu de la population de la région, assiste les autorités aux opérations de dépôt. Son discours permet aux plus récalcitrants au départ, de faire le voyage offert par l'Etat. Ou de convaincre ceux qui le peuvent, à rejoindre leur famille plus au sud. Manquant de matériels, ceux qui le peuvent doivent prendre leur propre transport, pour rallier la zone de sécurité. Ainsi, en tricycle, à dos d'ânes, et même à pied, ce sont des dizaines de milliers d'hommes, de femmes, et d'enfants qui se déplacent. Une multitude de colonnes convergent vers la route principale du sud. Mais tous les malades n'ont pas la chance d'être pris en charge par les véhicules sanitaires ou les ambulances. Parmi les migrants, certains affichent des symptômes d'une maladie ayant fait l'objet d'une campagne de communication, et inspirent la méfiance. Aussitôt les migrants murmurent, chuchotent, puis parlent. Ils sont déjà affublés par la future perte de leurs proches, ou de leurs

parcelles de terre, ou de leurs biens. Si ce n'est pas le cas pour un oncle, un cousin, un frère, une mère. Eux qui n'ont pas cette chance de voyager en transport en commun, le font à pieds pendant des kilomètres, en compagnie de malades passés à travers les mailles de la consultation médicale.

Quelques centaines de mètres en avant, Chin-ho perçoit un check-point. Il quitte le cortège et va informer un gardien de la paix de son inquiétude quant à la santé de certaines personnes. Il rend compte de signes de maladie visible et audibles. Mais le représentant des forces de l'ordre, lui ordonne de rejoindre les rangs et d'avancer avec les autres. L'impolitesse de cet homme armé à considérablement déçu Chin-ho. Affaiblies, les personnes malades ne peuvent supporter une telle épreuve. La plupart sont assises sur le bord de la route, et soufflent ou tentent de le retrouver. C'est avec méfiance qu'un première classe, pointe le canon de son fusil sur Chin-ho avant de le suivre jusqu'aux personnes assises à l'ombre. En appuyant sur la poitrine d'un des malades à l'arrêt, le militaire ne voit aucune réaction. Il insiste encore, avant de pouvoir faire bouger une vieille dame trop éreintée pour continuer le voyage à pied. Son petit fils, crie au scandale, quant au comportement du militaire. Mais il est aussitôt remis en place, et le soldat fait appel à des renforts.

Le jeune homme tente de redresser sa grand-mère, mais il est immédiatement prié, sous la menace de l'arme chargée, de rester au sol. Le soldat répète l'ordre, au reste des membres de la famille de la vieille dame l'accompagnant dans son périple. Le masque filtrant, jusque là porté en collier, est aussitôt porté devant les voies respiratoires lorsque la malade expulse du sang de la cavité buccale. L'alerte est donnée pour que cette femme soit prise en charge, et qu'un périmètre de sécurité soit mis en place. Un groupe de militaires accompagné par des policiers sortent en simultané des fourrés longeant la voirie, et se dirigent droit vers le soldat appelant toujours du renfort. Les personnes faisant preuve de dignité, ne montrent aucune agressivité envers l'autorité. Docilement, les personnes désignées par Chin-ho se laissent faire. Quant aux bien-portants, ils regardent la scène, sans trop s'attarder sur ce qui se produit devant leurs yeux hagards, où ils entendent cet ordre répétés maintes fois de rester à terre, et de ne pas bouger.

En regardant ses collègues et les militaires installer un dispositif d'isolation se caractérisant par un simple auvent, le soldat est attiré par le comportement suspect d'autres personnes plaintives et fatiguées. Des quintes de toux sont perceptibles, et révélatrices de leur état de santé. Lentement il remonte la file et se dirige vers elles. Les souffrants détectés, gisent sur la terre battue, faisant se dévier la file. La tension est palpable sur les traits du visage du militaire. Son sang se glace à l'idée d'être lui aussi contaminé, de devoir faire face aux éléments et aux regards des personnes saines. Comme ce regard qu'il porte sur la colonne humaine déformée, dont les membres ressemblent à d'innombrables touristes passant devant l'enclos d'un animal mourant. Au passage, les marcheurs se couvrent machinalement le nez et la bouche à l'aide d'une étoffe. Des gens se signent d'une croix, et se mettent à prier pour leur salut.

Attendant les transports sanitaires commandés par radio, les autorités assurent la circulation, en lançant des ordres de ne pas ralentir la marche. Ces humains affaiblis dérangent et font s'interroger sur la manière dont la vie est gérée sous ces latitudes. Mais la préoccupation principale reste encore cette alerte à l'éruption du volcan. Beaucoup se demandent ce qui va rester après qu'il se soit exprimé dans son grand discours explosif. D'autres s'affairent à rester en vie, et à suivre les instructions des forces de l'ordre. Lorsque soudain la terre gronde. Heureusement, après l'immobilisation générale en prévention d'une plus grosse secousse, les esprits s'en remettent et font presser le pas. L'allure des transports, aux moteurs vrombissant de devoir peiner sur cette route boueuse, fait se mettre de côté les migrants pour laisser passer. Uns à uns, ils s'arrêtent devant les paravents blancs, derrière lesquelles sont assistés les malades pour les faire monter à bord. Puis le cortège reprend sa route, pour de nouveau faire une halte devant un autre abri. Cela ressemble à une chenille se déplaçant sur l'écorce d'une branche entourée de feuillage verdoyant.

A sa descente de bus, Chen-ho, sa famille et le groupe de voyageurs, sont pris en charge par un binôme militaire. L'un d'eux, le plus haut gradé, demande à ce qu'on le suive. Le deuxième homme fermant la marche, est paré à toute incartade, pré à tirer sur cible mouvante le cas échéant, et le montre bien. Ainsi escortés, ils parcourent quelques centaines de mètres, puis sont laissés à l'arrière d'une file, constituée de personnes en exil comme eux. La rangée est trop longue pour en voir le bout. Ce que peut percevoir Chen-ho, c'est que le nombre de files est aussi indéterminé. Quelques heures plus tard, il peut enfin voir que chacun des rangs finit sous des tentes, desquelles sortent des réfugiés. Le vent porte quelques consignes divulguées par mégaphone, concernant les règles de fonctionnement du camp et de la distribution des vivres. D'autres militaires sont postés à intervalles réguliers, de façon à obtenir la discipline en cas de mouvement de foule. Tout se passe bien, et à la l'entrée du camp, Chen-ho et sa famille sont réunis et de nouveau escortés, pour aller s'installer sous une seule et même tente. Non sans mal, puisque le chemin est devenu boueux du fait du piétinement de dizaines de milliers de pèlerins. En prenant leur temps, ils arrivent à destination, et prennent possession de leur six mètres-carré sous une toile blanche. Commence alors la longue attente et les ses contraintes, avant que l'alerte soit levée.

Les malades, eux, n'ont pas le droit au camp et à la semi-liberté. Ils sont étroitement surveillés, pour finir confinés dans des laboratoires de campagne. Là, ils sont placés en isolement, et forment le panel de patients destinés à élargir les connaissances de la science. Les virologues les plus éminents sont absents. Mais les intervenants délégués des nations amies, montrent beaucoup d'empathie, et tentent d'élucider cette énigme. Les observations faites à travers le monde, les recherches engagées, ont toujours été plus rapide qu'une extinction. Les protocoles sont faits pour endiguer de tels fléaux, à condition que les cahiers des charges soient scrupuleusement respectés. Ce qui n'est pas le cas en ces lieux, malgré des moyens employés ayant pour tous ce caractère insolite.

Jamais, jusqu'à présent, les populations de toutes sphères confondues, n'eurent à faire face à ce genre de phénomène. Toutes les couches sont touchées, et aucun des plus éminents personnages ne peut faire valoir son droit à la considération de son rang, devant les

scientifiques et les militaires les dirigeants vers les services sanitaires. Le traitement est le même pour chaque malade. Pas de différenciation avec le citoyen lambda. Un être est ; avant d'avoir un nom, un titre ou un rang ; un humain, un patient. Aucune échappatoire, sous peine d'exécution. Ce que vient de subir un haut dignitaire désireux de sortir du rang, et n'ayant pu faire qu'une dizaine de pas, après avoir fait semblant de ne pas entendre les sommations d'un planton lui ordonnant de regagner la file. Cela sous les yeux ébahis de sa famille se croyant à l'abri de la pandémie, parce qu'on leur a toujours dit que leur pouvoir est immense, grâce à la fortune. Mais que peut faire des centaines de millions de dollars, face à des petites formes de vies pernicieuses contre lesquelles il n'existe de remèdes. L'argent leur est bien futile au moment où, perdus dans leurs habitudes et leur illusions, il leur est proposé de voir le mur de près. Telles les oies décimées l'année précédente, les humains sont les animaux aujourd'hui touchés. La nature se moque bien de savoir si untel est plus riche ou plus intelligent qu'un autre. Sa survie dépend essentiellement de sa capacité d'adaptation et de réactions face aux dangers des éléments se déchainant.

<p>Carte et présentation du Gabon http://nsimba.marcellin.free.fr/gabon.html</p>	
<p>Le Gabon berceau de l'humanité http://www.gabon-services.com/l-actualite/actualites/2747/le-gabon-berceau-de-l-humanite</p> <p>Découverte de fossiles dans la région de Franceville http://www.presidentalibongo.com/l-actualite/toute-l-actualite/les-fossiles-decouverts-dans-la-region-de-franceville-l%E2%80%99honneur-au-mus</p> <p>Discours français du Président Ali Bongo Ondimba au Musée d'Histoire Naturelle de New-York http://mediagabon.novacomvipi.net/PROD/0000000047.pdf</p>	  
<p>Le coltan au cœur du conflit au Congo http://www.youtube.com/watch?v=1Himwm0IDs8</p>	
<p>Présentation de laboratoires de recherche sur les virus pathogènes dangereux http://fr.wikipedia.org/w/wiki/Laboratoire_P4</p>	
<p>Contre les idées reçues qui perdurent http://lmsi.net/Une-negrophobie-academique Une négrophobie académique ? Olivier Pétré-Grenouilleau, ou la banalisation de la Traite Par Odile Tobner, Décembre 2007</p>	

En Afrique noire, le désastre existe depuis la traite des esclaves. Toutefois, c'est un des seuls endroits au monde où les gens ne meurent pas de pathologies graves. Les populations ne tombent plus sous les balles, mais périssent de maladies liées à la malnutrition. Même si

Ebola frappe avec une plus grande efficacité cette année, l'Homme reste peu atteint. Les moyens mis en place depuis longtemps dans la région de la forêt équatoriale du Gabon, offrent des réflexes aux populations leur permettant de se prémunir. Comme les japonais se préservent au mieux des séismes matériellement catastrophiques, en réduisant le nombre de victimes. Les habitants de ces régions, également mieux préparés, ne subissent pas de dommages importants.

Les rapports montrent que les régions côtières sont touchées. Dans les terres sous les tropiques et au cœur de la forêt, la mortalité ne connaît pas d'augmentation notable. Les scientifiques de toutes les contrées, sont à l'écoute des différents centres de recherches en virologie classés 4 disséminés dans le monde. Classement des établissements à hauts risques, par la nature des souches étudiées et stockées. Les quelques laboratoires autorisés à la manipulation de souches létales à travers le monde, s'associent pour la découverte de ce qui pourra stopper ces fléaux qui frappent toutes les nations. D'où l'intérêt porté par la communauté scientifique, au Centre international de Recherche Médicale de Franceville. Les chercheurs sont en ébullition, en relation directe entre-eux via internet et autres systèmes de communication, les messages affluent de toute part.

Mais étrangement, en cette période de crise majeure, le continent fait également l'objet d'attentions particulières. Les enjeux économiques sont tels, que l'Afrique constitue un atout majeur pour la reconstruction et le développement. Nombre de pays exploitent les richesses du Gabon et d'autres nations d'Afrique, tout en maintenant la famine et la misère, tentent de soudoyer les présidents et les directeurs.

Les ressources naturelles qu'offrent les pays d'Afrique, incitent les investisseurs étrangers à reprendre leurs contrats maintenant discutés par des intermédiaires bien entraînés aux processus des négociations. Il n'est plus question pour les représentants des pays d'Afrique, de se laisser bernier par des financiers aux pouvoirs démesurés. Pendant des siècles d'exploitation commerciale, les capitaux étrangers savaient mettre en avant leurs desideratas. Lorsqu'un haut dignitaire africain offrait une opposition aux doléances des investisseurs, ces derniers en cas de refus, avaient la capacité d'armer une population opprimée. Les conséquences des sont connues et souvent mises en images par le biais de reporters intrépides, et témoins du mal. Aujourd'hui des langues se délient au sein du Fonds Monétaire international, et à la Banque Mondiale, par l'intermédiaire d'anciens directeurs, sur des agissements et des pratiques comme l'élimination pure et simple d'un individu, même haut placé pour l'enrichissement d'entreprises occidentales entre autres.

Dorénavant, un président du tout nouveau parlement africain siège au sein des Nations Unies et défend les droits des pays africains, tant sur le plan économique, que politique et militaire. Les tutelles d'autrefois n'ont plus la possibilité de tendre d'une main et de prendre de l'autre, sans qu'il ne soit établi un équilibre avec les autorités et les populations indigènes. Beaucoup de négociants et d'intermédiaires furent de ce fait court-circuités, malgré les tentatives de pressions mafieuses, et ont fermés leurs portes après faillite. A l'image des avantages du commerce équitable, la suppression des intermédiaires permet d'écouler les stocks de produits

de cultures locales à des prix plus chers, et d'abaisser les coûts de production de matières manufacturées finies. Les importations sont couvertes par l'exportation de matières premières à forte valeur ajoutée. L'expansion économique du continent prend enfin son envol.

Le parlement africain a décidé de mettre en sécurité toutes les matières de valeur destinées à l'exportation. Les pays membres ont optés pour la protection de leurs biens. Ainsi, chaque président fait le nécessaire pour protéger du pillage, par des firmes internationales étrangères, les richesses naturelles. Afin d'éviter toutes fuites hors de ses frontières, le président actuel du Gabon a demandé à son gouvernement, de mettre en place le démantèlement des adresses des stocks de réserves. Seules les autorités et les transporteurs connaissent les nouveaux lieux de stockage.

Averti, Joseph dirige les opérations de déménagement de son atelier, sous l'œil de curieux. Les autorités lui ont demandé de débarrasser l'espace de ses entrepôts, pour y installer un hôpital de campagne. Les valeurs marchandes qu'il doit stocker dans un dépôt fédéral, suscitent la convoitise. Un malin pourrait facilement se servir dans ses caisses contenant du coltan. D'autres matières précieuses destinées à l'exportation sont d'autant de richesses que nul ici ne pourra jamais avoir. Des camions sont chargés, puis sortent les uns après les autres en convoi, et étroitement escortés par des véhicules militaires armés.

Depuis sa fenêtre, Louis observe le spectacle. Lorsqu'il se retourne pour inviter son frère à venir voir, celui-ci a à peine la force de bouger. Il se penche soudainement sur la bassine qu'on lui a posé sur son côté, pour y vomir un liquide écarlate. Voilà quatre jours que Lionel ne se sent pas bien. Alité depuis ce matin, son état s'aggrave encore. Il ne peut même plus prononcer le moindre mot. Toutes ses forces se vident en même temps que lui dans cette bassine en plastique. Dans leur diagnostic, les médecins ont conclu qu'il est atteint par un agent virulent très agressif, et ne lui ont offert que quelques jours avant la fin. Il renvoie à Louis un regard rempli de fatigue, et un sourire montrant qu'il est heureux que son frère le soit.





- Tu vois, on va pouvoir te soigner bientôt. Annonce Louis avec enthousiasme. Un hôpital va s'ouvrir chez Joseph.

Sur sa couche, Lionel est beaucoup trop las pour lui répondre. Il espère intiment que sa souffrance puisse disparaître, même s'il doit lui aussi disparaître aux yeux de ceux qui lui sont chers. Toutes les personnes atteintes par le virus Ebola ne meurent pas, lui avait-on dit. Mais le stade avancé de son infection, ne le rend pas optimiste. Il a ces visions d'hommes et de femmes, entourés par des créatures enveloppées dans des combinaisons étanches jaunes ou blanches. Certains des patients gémissaient. D'autres n'arrivaient plus à lever la main pour appeler, et cela leur conférait des allures de pantins gesticulants, à qui on couperait soudainement les fils des membres supérieurs. Les malades ressemblaient à des ombres allongées sur des civières. C'était pénible à voir, comme il lui est pénible de se savoir pris dans le même filet qu'eux.

Lors de l'intervention d'un médecin ayant amené un film documentaire destiné à la prévention, il pu voir et comprendre ce qui se produit en cas d'alerte infectieuse. Il ne pensait pas à l'époque, découvrir par lui-même ce que ressentent les personnes sur les images.

Mais où sont les drôles de personnages déambulant avec leur réserve d'air à la main. Pourquoi n'est-il pas entouré d'une cloison en plastique ? Et pourquoi est-il toujours à la maison ? Se demande Lionel avant de trouver la réponse en lui :

Tout le monde n'a pas droit à la même chance. Le manque de moyen se fait cruellement sentir. La disponibilité des médecins aussi. Les personnels soignants font défaut, et les patients sont légion. Dans la lutte infernale pour la survie, la ville et les services sanitaires ont développés des solutions drastiques. Seulement insuffisantes pour l'ensemble de la population, à la fois prise dans les griffes des virus, et les serres des bactéries.

<p>Réchauffement climatique (sources et effets) http://terresacree.org/rechauf.htm</p>	
<p>Réchauffement planétaire : « Façonner les données climatiques pour concorder avec la politique » par Michel Chossudovsky http://www.mondialisation.ca/index.php?context=va&aid=16435</p>	
<p>Réchauffement climatique http://fr.wikipedia.org/wiki/R%C3%A9chauffement_climatique#Amplitudes_des_variations_climatiques</p>	
<p>L'Amazonie brule http://terresacree.org/amazoniebrule.htm</p>	

Au Brésil, la vie forestière est transfigurée. Personne ne pouvait prévoir que le mal allait être aussi dévastateur. Même la communauté scientifique est surprise par l'ampleur des dégâts. Toute la région sud américaine est gravement touchée par des incendies déclarés il y a deux semaines environ. Le Pérou ; la Bolivie ; le Paraguay ; mais aussi la Guyane ; entre autres régions dites vertes ; sont touchés par une catastrophe écologique beaucoup plus importante que la pandémie en elle-même. Après le déversement de millions de tonnes de pétrole dans la baie du Mexique et sur une bonne partie de la côte est des Etats-Unis d'Amérique, n'ayant eu aucun impact sur la consommation de l'énergie fossile, l'Amazonie et une partie des forêts tropicales est en flamme.

Depuis plusieurs années le phénomène est resté insolite. Isolé des sujets d'importances cruciales, au profit des impératifs financiers et économiques. Les observateurs n'étaient pas entendus ou peu par les instances et les autorités. Malgré l'alerte lancée par des chercheurs à l'opinion public par le biais de reportages, le pouvoir de réaction de la communauté humaine face aux décideurs politiques et industriels, est réduit presque à néant. Beaucoup de commentaires firent fit de la menace, et d'autres voix publiques mirent cela sur le dos des orpailleurs, et autres indigènes récalcitrants usants de moyens répréhensibles pour affirmer

leur mécontentements. Appelant les pouvoirs publics et les institutions à la répression, en traquant les coupables et en les châtiant avec fermeté.

Seulement, ce qui se produit actuellement n'est pas dû qu'à une manipulation humaine, provoquée par le fruit du travail d'incendiaires. Cette activité entrant dans le processus d'expansion économique, parfois subventionnée, permettant d'accroître les surfaces d'exploitations agricoles par la déforestation. Mais induit du fait d'une accumulation de circonstances allant jusqu'à bien au-delà de nos frontières planétaire. Car en plus des décisions politiques et d'intérêts engendrant des déséquilibres des biotopes et les dérèglements climatiques, les données mettent en évidence l'addition de phénomènes météorologiques, à l'activité solaire et au déplacement spatial. Les cycles naturels parfois dévastateurs, sont également dus aux cycles lunaires, et à la place de notre système solaire dans l'univers en perpétuel mouvement.

L'activité humaine polluante, est une des parts de responsabilité de cette tragédie pour des millions de victimes du feu. Un tiers de ce qui reste de la forêt amazonienne, est sous l'emprise des flammes. Annihilant toutes formes de vies animales ou végétales encore inconnue à ce jour, et une grande partie de remèdes liés aux trésors indigènes. Des sites ensevelis par la végétation dense, sont révélés au fur et à mesure que le front des flammes avance. Tout le monde attend avec impatience l'arrivée de pluies salvatrices. Mais elles ne tombent qu'à certains endroits, et provoquent des coulées de boues.

Cela aurait pu être évité, si la majorité des décideurs avaient tenu compte de leurs erreurs. Si l'information n'avait pas été court-circuitée par le biais de la censure des médias. Si la spéculation tenait compte de la vie, et non pas du produit. Ils savent pourtant mettre en avant des informations, dans le cadre d'une relance de la consommation. Mais lorsque qu'une information à un potentiel dangereux pour le système et l'intellect du peuple, sous contrôle soumis à la misère et aux messages publicitaires, rien n'est divulgué ou alors avec des commentaires bien dirigés. Il ne faut surtout pas mettre en tête des gens, qu'ils ont un pouvoir dans une démocratie. Et si la majorité de l'électorat est trop informée, il empêcherait la bonne marche du système du profit. Car s'il trouve que les moyens employés sont nuisible alors qu'ils rapportent à d'autres sphères, le mécontentement national ou mondial ferait plier les instances et autres industries pour mettre en place une autre politique énergétique.

C'est ce qu'on a pu observer en 2010, lorsqu'après une catastrophe écologique majeure, personne n'a été informé des conséquences de cette marée noire. Aucune décision n'a été prise, lorsqu'un puits de pétrole a déversé des mois durant son poison que la terre à mis des millénaires à stocker. Tous ont fait profil bas, en espérant dans leur coin à ne pas à avoir faire face à la demande de changement d'énergie, en désirant un développement rapide de nouvelles énergies propres. Les capacités d'adaptation de l'industrie ont été maintes fois démontrées. Pourtant à l'heure du changement elle hésite toujours, ou cherche encore le moyen de mettre une valeur marchande à un produit gratuit et naturel comme le soleil, en faisant croire que le développement est un processus lent et couteux. Comme c'est le cas avec l'automobile, pouvant être moins polluante depuis des dizaines d'années, mais encore

consommatrice d'énergie fossile ou de nourriture. Mais pour d'autres technologies bien plus avantageuses en termes de valeur ajoutée, elle est capable de développements beaucoup plus rapides. Et ce sont ces dysfonctionnements qui permettent au mal de se rependre. De plus elle est n'est sourde que d'une oreille, en prenant ce qui lui profite le plus, et délaissant l'intérêt commun ne rapportant presque rien ou pas grand-chose.

A l'heure où la science met en évidence le dérèglement climatique, conséquence de l'augmentation moyenne des températures, les instances tergiversent et balbutient. Les températures moyennes sont au delà de trois degrés Celsius au dessus des normes. Certains chercheurs avaient prédit que si la moyenne des températures dépassait un certain seuil, cela engendrerait de graves conséquences sur l'atmosphère et la vie sur terre. Ce seuil fut dépassé en 2010, et depuis, un des poumons de la terre s'est embrasé. Personne ne peut venir au secours de la forêt tropicale d'habitude humide. Inaccessibles pour beaucoup de foyers, cette partie du monde que l'on dépeint en vert, devient jaune. Tels les incendies ravageurs de la Russie, de la Chine, ou de l'Australie, il est difficile de contenir autant de combustible à la fois. Malgré les efforts de l'aide internationale, le combat est inégal, et les moyens insuffisants. Les militaires, les bénévoles, les indigènes, mettent tous la main à la pâte. Des déversements d'eau des barrages furent employés, dans le but de faire barrière à la progression des flammes. Mais les plus gros chantiers de situent au cœur d'une jungle millénaire.

<p style="text-align: center;">Carte de l’Australie http://www.vivre-en-australie.com/images/carte_australie_big.jpg</p>	
<p style="text-align: center;">L’Australie http://www.vivre-en-australie.com/geographie-australie.html</p>	
<p style="text-align: center;">(rappel : les Aborigènes d’Australie)</p>	

Dès les premières heures de la journée, Clark se soucie de l’état de santé de ce qui reste de sa famille. Il a en mémoire les jours précédents, vécus comme un véritable cauchemar. Dans son lit, il tourne et se retourne. Les prières qu’il entend, formulées et chantées par un groupe d’aborigènes, le rendent nerveux. Cette rumeur à un timbre si profond, qu’il s’étonne encore que Marianne ne soit pas réveillée. Lorsqu’il avait encore la possibilité de la regarder quand il partagerait son lit, il se disait qu’elle est toujours aussi belle quand elle dort. Désormais, il doit demeurer à l’écart, et avoir un minimum de contact avec elle, comme avec son fils. Les deux sœurs de Roby quant à elles, n’ont pas eu cette chance, et sont malheureusement parties. Rêvant aux images transportées par ses souvenirs de joies en famille, il revient ensuite à la réalité et quitte le canapé, pour entrer dans la cuisine et préparer le petit déjeuner.

Il allume la radio qui diffuse une information qui change de l’ordinaire et ayant son importance. Un groupe de chercheurs islandais a réussi à isoler un des germes pathogènes, vecteur de cette pandémie dévastatrice. Des discussions interminables s’engagent entre différents intervenants palabrant sur le bienfondé d’une telle découverte, ou sur la consistance de l’information en elle-même. Mais rien concernant la mise sur le marché d’un remède, ou de décisions prises pour que la planète puisse en bénéficier. En fait, il est surtout question de savoir comment les laboratoires pharmaceutiques vont pouvoir prendre encore une fois en otage les populations, en pratiquant des tarifs et oubliant l’humain pour le financier.

Visant le disque sombre de son café, Clark replonge dans ses souvenirs venus le hanter. Le drame qu’il subit, le renvoi lorsqu’il était militaire en mission en Afghanistan. Ce fut le seul

endroit au monde, où il pu voir un nombre incalculable d'êtres humains mourir en une seule fois, et cela grâce aux activités humaines. Loin de tout cela, le rapprochement est fait avec les victimes civiles, telles d'innombrables malades perdant leur souffle, abandonnées par des institutions débordées. A l'heure où il doit faire face, il est seul, avec pour consigne de ne pas prolonger les contacts avec les personnes atteintes et de rester enfermé chez soit. L'ennemi est invisible et sournois, il ne se cache plus dans les montagnes des zones tribales, mais peut être en chaque personne croisée sur son chemin. Ses filles l'ont appris à leur dépend ; et ont réussi à contaminer toute la famille. Sauf lui, ce qui n'arrange pas les choses, et intrigue les observateurs venu du bush, et postés au delà de la délimitation du terrain de la ferme.

Il fait très chaud depuis quelques jours. Cela n'est pas habituel en cette saison. Clark s'attend à souffrir encore aujourd'hui. Il regarde une nouvelle fois ces ombres peintes de lignes et de points blancs sur leur corps et leur visage. Depuis qu'il est revenu de l'hôpital où les dépouilles mortelles du fruit de sa chair furent placées au crématorium ; elles sont là, à la regarder. Prier ou invoquer ; crier ou s'énervé ; c'est tout ce qu'il reste à faire avec ce qu'il reste d'espoir de ne pas voir souffrir les siens. Il se dit que les prières sont de futiles intentions destinées à accentuer le chagrin. Tout en respectant celles et ceux qui s'y adonnent. « Ce ne sont pas des mots transportés par le vent qui me feront faire revenir Lucie et Anna. Et cela n'empêchera pas aux autres de suivre. » Dit-il à voix haute avant de tremper ses lèvres dans le liquide amer et chaud. Oubliant cette lueur d'espoir entendue quelques secondes plus tôt à la radio. Le nécessaire aux petits-déjeuners est déposé sur un grand plateau. A chacun son menu.

Roby n'a plus que quelques heures à vivre. Marianne quant à elle, c'est occupé de Roby jusqu'à ce que la fatigue et la maladie la rattrape. Elle est encore lucide, mais son état l'entraîne dans des spasmes convulsifs symptomatiques. Pour monter à l'étage, Clark grimpe une à une, les quelques marches menant à l'étage. Le plateau destiné à Roby est déposé sur une desserte dans le couloir, à côté de celui pour Marianne. Avant de frapper à la porte de la chambre de son fils, il se dirige vers la salle de bain, ouvre la pharmacie, et se sert de deux sets anticontamination constitué de gants en latex et de masques filtrant à usage unique. En lui monte cette angoisse de ne pouvoir réveiller le dernier né de la famille. Mais le son de la toux derrière la porte fait disparaître toutes mauvaises images en pensées.

En entrant, il découvre son fils esquissant un léger sourire prouvant que la maladie ne l'a pas encore tout à fait emporté. Il dépose sur la table de chevet le petit plateau, et assiste Roby pour qu'il se redresse. Il prend une couverture afin de lui éviter de prendre froid. Puis il change la taie d'oreiller maculée du sang versé pendant le lourd sommeil dû aux médicaments. Le temps que Clark prépare une nouvelle parure de lit, Roby termine son repas. La faiblesse de son état oblige son père à l'assister pour se nourrir. Une fois fait, il l'aide à s'asseoir sur le fauteuil jouxtant le lit, et le refait le lit. Puis il vide la corbeille de ses mouchoirs souillés, pour la désinfecter avec un fluide antibactérien pulvérisé. Une fois l'ensemble renouvelé, Clark assiste de nouveau Roby pour lui faire sa toilette, avant de le recoucher.

Il a cette incommensurable envie de vouloir le serrer dans ses bras, de l'embrasser. Peut-être juste pour le rassurer plus que les consignes sanitaires le font. Mais la raison lui fait ravalier ses désirs en déglutissant et avalant la boule lui tordant à présent l'estomac.

- Je reviendrai tout à l'heure pour débarrasser, mon ange. Lui envoie t-t-il avant de refermer la porte de la chambre

A travers le regard malade de son fils et ce léger sourire qu'il lui tend, Clark reconnu la gratitude ressentie et partagée. La porte est refermée, comme les volets clos pour ne laisser passer la lumière exposée aux yeux grands ouverts des biens portants. Sur la commode dans le couloir, Clark empoigne le plateau destiné à Marianne. Il entre dans sa chambre, et refait les mêmes gestes que pour Roby. Depuis trois jours, il ne peut plus dormir au coté de sa femme dans le lit conjugal. Inlassablement depuis que ses deux filles revinrent en toussant de l'école et que le médecin lui a prodigué les mesures à observer, il répète les gestes. Il est le seul à ne pas avoir contracté cette plaie. Et le seul à pourvoir aux désirs des siens. Changer les fournitures à usage unique ; gants ; masques ; parure de lit, sac poubelle. Il doit systématiquement désinfecter tout objet souillé ou ayant été en contact avec les patients, avec une panoplie de lingettes et autres produits en bouteille ou en spray. Le tout afin de lui éviter d'être lui aussi contaminé.

Marianne a été un peu trop léger en termes de prévention, elle en a pour son compte aujourd'hui. Alitée, son état c'est encore affaibli aujourd'hui. Et répondre à la question que sa femme lui pose, lui est impossible. Il ne s'explique pas, hormis le fait d'être perfectionniste et d'observer scrupuleusement les consignes en ajoutant aux connaissances de survies apprises à l'armée, comment il peut être encore épargné. Cela dit, elle remercie dieu pour de lui avoir laissé quelqu'un pour s'occuper de son enfant et d'elle. Mais lui, regrette amèrement être le témoin de ce dieu qui lui enlève ceux qui lui sont chers en son cœur. Il préfère ne pas lui faire savoir qu'il a définitivement cédé la place de ce dieu, pour y mettre sa force et son courage afin d'affronter ces épreuves le plus dignement possible. Quelle joie pourrait-on avoir à être bien portant, pour que le sort lui fasse enterrer ses enfants. Le vide se complète encore et encore, et s'installe petit à petit dans le flot de matières et des souvenirs. Cette ferme vivante aux sons des cris et désirs des enfants jouant dans les étables, ou dans le terrain. Les animaux ont tous été enlevés par les instances sanitaires, sous prétexte qu'une tête de bétail avait un comportement étrange. Une semaine d'horreur, consécutive au plaisir d'être en famille et de fêter les six ans d'Anna, avant qu'elle ne parte avec sa sœur pour un monde meilleur.

Clark à cette question qui tourne depuis ces instants de drames et de chagrins : comment cette pandémie a-t-elle pu arriver jusque dans cette contrée reculée du sud de l'Australie, en plein pays de nouvelle Angleterre. Malheureusement personne n'a le moyen de tenter une explication, parce que personne n'a l'esprit suffisamment ouvert pour, ne serai-ce que percevoir les tenants et aboutissants. Ce que Clark, sait en regardant sa femme lui sourire et lui faire un signe de la main que cela va aller, c'est qu'il est depuis cet attentat à Peshawar

épargné du destin tragique. Et que si cela est avéré, alors sa survie n'est due qu'à une volonté, une destinée, mais il ne sait pour combien de temps encore.

En descendant les escaliers, après avoir salué son amour tendrement, Clark aperçoit furtivement une ombre entrer dans la cuisine. Il se dirige prudemment et intrigué, vers la cuisine où semblait aller cette présence. La première chose qu'il remarque, c'est que la porte donnant vers le jardin est ouverte. Clark sort sur le perron, après avoir vérifié le moindre recoin de la pièce, et se jure de n'avoir encore ouvert aucune porte donnant vers l'extérieur. Aussitôt, il pense à ces anciens, ces invisibles dansant au bout de son domaine, à la frontière de son terrain. Il saisit sa tasse de café, et se dirige vers ces hommes en tenue d'apparat. Il peut constater que ces êtres ne semblent aucunement atteints par quelque maladie. Ils sont emportés pour trois d'entre-eux dans une danse incessante, depuis qu'il c'est disputé avec Marianne à propos de la maladie contracté par Anna et Lucie. Le groupe d'aborigènes a diminué quelque peu depuis, et seuls les plus anciens sont restés. Contrairement à ce qu'il s'attendait, les indigènes ne le fuient pas, mais stoppent net leur rituel sacré dès qu'il franchit le périmètre de sa propriété. Là Clark s'arrête, les observe un instant avant de boire une gorgée de ce breuvage tiède, puis reprend sa marche.

Ils sont quatre à s'être immobilisés, et deux autres personnages aux cheveux gris qu'il n'avait pas vus, sont toujours concentrés à leurs incantations. Le regard des quatre hommes est inquiet, comme s'ils savaient ce qui c'est passé, ce qui se passe, et ce qui va se produire. A la limite du marais, Clark s'arrête. Ce qui lui permet d'observer et d'évaluer la situation. Sans prononcer un mot, le plus jeune des anciens lui montre un chemin à travers le marais. Sans autres gestes, les huit yeux le fixent et s'imprègnent d'une force appelant au respect, mais aussi la crainte. Energie mystérieuse, les rendant invisibles destinée à influencer la décision. L'émotion qu'engendre la magie du bush, fait réfléchir Clark. Un des hommes s'approche de lui sans crainte, avant de s'arrêter à une distance d'environ trente pas, et lui montre toujours ce chemin à peine visible à travers les marais. Sans que Clark ne sache vraiment pourquoi et dans le silence de la nature s'étant tue d'un coup, Clark empreinte le sentier indiqué, dont les pas sont imprimés au rythme des incantations que reprennent deux bushmen restés assis près du feu.

Clark marche en se retournant de temps à autres, pour évaluer la distance qui l'éloignait de sa maison et de sa famille. Il chercha à savoir pourquoi, et par quel moyen était-il à se point enveloppé par cette force le poussant à ne pas se détourner et à savoir s'il était suivi. Sa démarché est induite par le temps battu par la mesure de ce chant sacré qu'il ne comprend pas. Puis, lorsqu'il se retourne encore, il ne distingue plus le bout du chemin, ni ces hommes de la nature, ni la ferme. Soudain, une douleur étrange lui serre l'estomac et fait se contracter le diaphragme. Comme si son torse était pris dans les mâchoires puissantes d'un crocodile, ou les anneaux d'un python. Ne pouvant plus faire un pas il suffoque, il blêmit, il s'effondre à genoux, avant de perdre conscience et de sombrer. Il est aussitôt ramassé par deux aborigènes, qui le mènent avec précaution près du feu. Là les incantations et les prières s'intensifient, quand il est allongé et que les marques sacrées lui sont apposées.

Dans le néant de sa conscience, où il rend visite aux éléments, Clark voyage à travers le temps. Qu'importe l'endroit et sa nature, au moins ne sera-t-il pas affecté par la tristesse de voir mourir sa famille. Un privilège que lui font les anciens, et une gratification pour le remercier de les avoir aidés, alors qu'ils étaient en démêlé avec les autorités locales désireuses de ne pas les voir trainer dans le bush. Ils ne voulaient pas laisser les terres de leurs illustres ancêtres, saccagées par le fléau qui les attaquent. Ils ne lui ont rien demandé, et pourtant, pour leur éviter d'être embarqués pour un site protégé et régenté par l'armée, il les invita à venir sur son domaine. Coupant court à la discussion de sourds, entre les policiers et les autochtones.

Les véritables propriétaires de cette partie du monde, sont ces personnes ayant bravé les mers et les montagnes pour venir s'installer ici, il y a des milliers d'années. Mais allez expliquer à des envahisseurs que ce terrain n'est pas le leur. Les explorateurs, avec leur intelligence et leur principes désuets, agissent comme des virus, et s'accaparent l'usufruit de biens lorsque tout le monde, ou presque, est mort.



Park de Richtersveld

<http://www.sanparks.org/parks/richtersveld/>



Carte de L'Afrique du Sud

<http://eur.i1.yimg.com/eur.yimg.com/i/fr/enc/jpeg/cartes/ac031f0.jpeg>

Dans le nord ouest de l'Afrique-du-Sud, il y règne un climat de type désertique, où l'on trouve des paysages ressemblant à ceux que l'on peut voir dans la Sierra Nevada en Espagne, chère aux tournages de westerns italiens dits « spaghetti ». Traversée par le fleuve Orange, ce dernier forme dans cette partie de la région, la frontière naturelle entre la Namibie et l'Afrique-du-Sud. Prenant sa source au Lesotho, pour se jeter dans l'atlantique à Alexander Bay, cette région est propice aux promenades et aux excursions. Sur ce cours d'eau, sont souvent organisés des trajets en canoë ou autres embarcations légères, permettant de pouvoir évoluer dans un décor spectaculaire.

Des touristes néerlandais sont partis en canoë depuis tôt ce matin de Sendelingsdrif, pour bénéficier de la brume rafraichissante, après avoir séjourné dans un Bed and breakfast hôtel, aux abords du Richtersveld Transfontier National Park. Accompagnés par leurs guides, ils profitent de la ballade pour se détendre et s'amuser. Anke est la responsable de l'expédition, c'est une jeune femme de 28 ans, et espiègle, elle joue à projeter de l'eau sur son compagnon embarqué dans le deuxième canoë, juste devant elle. Jan, surpris par cette bataille soudaine, s'amuse également sans prendre en considération le débit du fleuve. Il saisit la proue du canoë d'Anke accompagnée par le premier guide, et commence à faire le tanguer. Ses amis Peter et Olga, suivent à quelques brasses dans la troisième embarcation. Olga est courageuse mais pas téméraire, elle préfère rester à distance. Au bout de quelques minutes à les observer se projeter de l'eau pas très claire, elle n'en peut plus d'être aussi mal assise à bord de son embarcation et le fait savoir. Le deuxième guide fait la remontrance à Jan, en lui demandant de rester tranquille. S'il le voulait, il peut toujours jouer à la bataille d'eau, mais sans se retourner intempestivement afin d'atteindre les passagers de l'embarcation qui suit à la poupe.

Le parcours à travers la chaîne de montagne est long. Aussi est-il prévu un bivouac pour passer la nuit avant d'arriver à destination. Olga, excédée, réclame au groupe de bifurquer sur la rive, afin de pouvoir y soulager ses articulations endolories pour ensuite profiter de la ballade au mieux. Son compagnon et deuxième passager, lui fait remarquer qu'elle se plaint depuis l'appareillage. Une heure à peine est passée, et déjà la promenade subit son premier contretemps, en plus de la chaleur qui se fait sentir. Colérique, de ne pouvoir se mettre à l'aise, Olga est entendue, et la compagnie met le cap sur la berge. Les deux guides vérifient si

la rive à atteindre est praticable, et s'il n'y a aucun danger en perspective. Pas de crocodiles, ni de félins, ni d'insectes voraces contre lesquels les « peaux blanches » se sont prémunies.

Tirant sur les canoës afin de les stabiliser en dehors de l'eau, l'un des guides aide les deux couples à mettre pied à terre. Le deuxième guide, s'affaire à surveiller les abords, et reste attentif au moindre mouvement suspect. Une rencontre avec un animal sauvage est toujours un spectacle, mais aussi la représentation d'un danger potentiel. Malgré un petit déjeuner pris il y a moins de deux heures, Jan estime pouvoir entamer ses réserves de nourriture et sort de son sac de quoi se sustenter. Une petite collation improvisée est prise rapidement par chacun, avant de repartir. Olga s'est installée plus confortablement, et est prête pour le reste du parcours jusqu'au prochain arrêt prévu à l'heure du déjeuner. Les canoës sont remis à l'eau, et le parcours peut continuer.

La descente est un bienfait qui, sans la chaleur montante, serait d'autant mieux appréciée. Anke souligne l'aspect rafraichissant de l'eau quand elle la touche, et ce soleil implacable. Bordée par des arbres et de la végétation sur presque toute la longueur de la berge, certains massifs forment un abri idéal pour respirer un peu à l'ombre.

La promenade permet de voir des cultures en cercle, des infrastructures agricoles et touristiques. En plus de la flore et de la faune régionale. Elle permet également l'aventure humaine et de se connaître soi-même. La soif, la chaleur, le côté étriqué des embarcations, forment des vecteurs de tensions. Quand à l'eau ayant été projetée, elle sera la perte des touristes et de leur guides.

En quelques heures à peine, l'ensemble du groupe doit mettre pied à terre afin de trouver du secours. Fort heureusement, des infrastructures longent les berges de la rivière à cet endroit peu profonde. Mais alors qu'un guide s'approche de l'entrée d'une usine, Peter qui le suit s'inquiète de ne voir personne. Les bureaux semblent vides, et aucune activité n'est détectée. Le désert est à portée de jet de pierre, et ce bâtiment de conditionnement l'est tout autant. Rien ni personne pour transporter Jan, le plus faible des payeurs. Toutefois, ils décident de se réfugier dans les locaux, et d'attendre les secours. Lorsque Peter trouve le téléphone, il ne fonctionne plus. Et la vieille radio a été explosée contre le mur par des vandales. Tout est dévasté, saccagé, pillé et démonté, ce que remarque Olga qui, malgré sa faiblesse trouve l'énergie pour pleurer et s'émouvoir sur son sort. Très vite accompagnée par Anke son amie, voyant la détresse de la situation. Cette dernière ne manque pas de conspuer tout le monde au passage, en proférant également des insultes destinées à tous et même au pays. L'organisation de cette escapade devait se dérouler sans heurts, et loin de la contamination, pensait-elle en bravant le désert.

Les hommes eux restent pragmatiques, et cherchent des solutions. Tentant en même temps, de soulager la conscience des filles, en les rassurant chacun leur tour avec des mots d'espoirs et de réconfort. Mais le stratagème ne prend pas pour Anke, se sentant en tant que responsable de cette sortie, comme la principale fautive. Peut-être aurait-elle mieux fait de se renseigner sur l'évolution de la pandémie, avant de s'aventurer dans un endroit hostile et inconnu. Où au

bout de la rivière il y a la mer et une ville, dont une partie a certainement été mise en quarantaine.

Peter est toujours occupé à chercher et fouiller dans ce qui reste de l'usine, afin de trouver quelque chose leur permettant d'appeler ou de se renseigner. Soudain, il se manifeste. En auscultant la radio de plus près, il se sent capable de la réparer. Quelques fils sont maintenus pour faire contact, et le tout est replacé dans son boîtier. Un guide retrouve les piles ayant glissé sous un classeur à tiroir. Il les donne à Peter, qui s'empresse de vérifier si elles fonctionnent toujours. Quand il appuie sur l'interrupteur, la radio émet des sons significatifs. L'espoir renaît dans les esprits.

- Mais ce n'est qu'une radio, elle ne nous sert qu'à écouter les nouvelles. A moins que tu préfères les publicités. intervient Jan, en ajoutant que cette débauche d'énergie est bien futile. Personne ne viendra nous chercher. Conclut-il

« Seuls sont autorisés à pénétrer dans la partie libre de la ville ; les autorités et les transports aériens d'urgence. Ne prenez pas la route d'Alexander Bay. La ville est placée sous le régime de la quarantaine. Ne prenez pas la route d'Alex.... ». C'est le peu de ce qu'ils ont pu capter à la radio, avant que les piles ne rendent l'âme. Malgré le fait de tapoter le boîtier à la réparation fragile, rien ne sort des haut-parleurs de la radio.

- Le message évoquait cette information de pandémie et invitait les personnes en transit de ne pas choisir cette option de destination. De ce fait personne n'a à passer par ici. S'inquiète Olga mettant, par ces mots prononcés, mal à l'aise l'ensemble du groupe.
- Ne vous inquiétez pas mademoiselle, il y a toujours eu de l'espoir en Afrique. Et il y en aura toujours. Quelqu'un peut venir ou passer par ici. Car quand il y a un chemin propre, c'est qu'il est emprunté. Rassure le premier guide.

Olga n'a pas tout à fait compris la métaphore, mais le ton de la voix avec cet accent prononcé, lui fait perdre cet élan de panique. Quant à Jan, il insiste en remettant une couche, et renvoie à Anke la responsabilité des malheurs de cette expédition. Avant que la principale intéressée ne puisse lui répondre, il poursuit :

- De toute façon, le monde est condamné. Alors venir jusqu'ici dans le but d'éviter à avoir des contacts avec des humains contaminés, était à la base une bonne idée. C'est vrai que c'est grisant de pouvoir voir de tels paysages, et de vivre cette aventure. Nous pourrions tous nous en tirer avec plein de souvenirs et de photos. Mais au bout du compte, nous devons tous y passer.
- Non, on n'y passera pas, intervient Anke. Parce qu'avant d'être une saloperie contractée par les humains, elle l'était déjà dans la nature ;
- Alors là, attend un petit peu ma grande, objecte Peter. C'est fort ça quand même. Qui a balancé de l'eau sur les autres en premier. Qui a bu de cette eau sans le vouloir. Tous ou presque. Il n'y a que moi et les guides qui sommes restés tranquilles. Regardez-vous. Vous êtes atteints par un mal qui nous dit que c'est nous les fautifs. Alors nous devons payer pour les atrocités que l'homme a fait à la nature.

- Oui mon père, mais n'oublies pas qu'à travers les âges, la nature a su faire disparaître et ce à de nombreuses reprises, la vie ou presque.
- Cela n'est que balivernes pour incultes, païens, ou mécréants. C'est dieu qui dans sa miséricorde a laissé la vie se développer sur la surface de sa planète, et a façonné le monde tel que nous l'avons aujourd'hui.

L'un des deux guide regarde Peter de travers, avant de mettre cette intervention sous les effets de la maladie ou, et de la chaleur. Car pour lui, ce n'est pas un dieu qui lui amène la providence d'une chasse ou d'une source, quand dans le désert il se promène. Ce sont des millénaires d'évolution, couplé à l'expérience humaine qui permet la survie en ces contrées désolées. L'étranger venu piller les ressources humaines et matérielles, lui est fautif de l'aggravation de la situation autour du globe. Emportant dans sa folie nombre d'espèces et de joies. Peter toujours à son homélie, se fait alors assommer par ce guide reprenant les choses en main.

- Ne l'écoutez pas, et ne cédez pas à la panique. Il en va de notre survie. S'explique-t-il. Il y aura certainement du monde qui va passer par ici. Car cette route là-bas au loin, est pratiquée pour se rendre à la ville. Il y aura certainement quelqu'un qui entendra nos cris.
- Mais oui. L'interrompt Olga ? Faisons un grand feu, et quelqu'un verra les signaux de fumée.
- Ça c'est une riche idée mon amour. Lui renvoi Peter, revenu à lui et se frottant le crane.

Peter est assisté par le responsable de son état, pour se redresser. La rancœur est vite effacée, quand chacun doit se rendre utile pour faciliter la mise en place de la solution. Sauf pour Olga, qui s'allonge après avoir eu une faiblesse de trop. Ereintée, elle tousse de plus en plus fortement. Les autres se dépêchent alors de rassembler de quoi allumer le grand feu. Les hommes récupèrent du bois, mais aussi des matériaux dérivés du pétrole, pour que la colonne de fumée soit la plus haute et la plus noire possible. A l'extérieur de l'usine, un tas de débris commence à se former, puis, Jan embrase l'espoir.



Découverte de la terre de feu
De Rio grande à Ushuaia

<http://www.tierradelfuego.org.ar/v4/fra/index.php?seccion=3#ushuaia>

Au bout du bout du monde du sud, en Argentine, Ushuaia est la dernière ville avant le grand continent de glace qu'est l'Antarctique. En cette saison, les températures n'excèdent habituellement pas les 12 degrés Celsius en moyenne. La ville est dans le courant du vent dominant de l'ouest, mais abritée par la chaîne de montagne voisine du Martial. Il pleut aujourd'hui, et le froid se fait ressentir jusque dans les plus petits recoins. En sortant de leur local, trois ouvriers continuent leur discussion sur ce qui se passe actuellement.

- Il y a deux semaines déjà, la région enregistrait sa température la plus haute depuis 2004 en affichant 28.7 degrés Celsius.
- Quel contraste entre la chaleur soudaine, et le froid d'aujourd'hui. Lance José, en refermant la fermeture éclair de son blouson.
- C'est aussi ça le dérèglement climatique, dû au changement climatique. Des températures fraîches au lendemain de fortes chaleurs. Lui renvoi Augustin, à son ami docker.

Pressés par le labeur qui les attend, les trois amis se séparent pour rejoindre leur poste respectif. Sur les marches glissantes de la grande grue, Joaquim entame son escalade. Il repense à ce que vient de lui dire Augustin alors qu'ils marchaient sur le quai. Augustin a une vision apocalyptique des choses, quant aux phénomènes actuels, tant peuvent-ils accabler toute la planète et ses habitants. Il est très bien renseigné, et si précis dans ses argumentaires, que Joaquim se demande encore pourquoi un ouvrier peut avoir une telle anticipation des événements jusque là décrits, et qui se sont produits. En une semaine de temps, il a appris par le biais des informations à la radio ou des images désolantes à la télévision, que le monde ne ressemble plus à celui d'il y a un mois. Dans les grandes structures et les mégapoles, la vie s'est presque tut. Seuls quelques endroits isolés du globe demeurent intacts du fléau s'étant abattu sur la surface de la terre et dans les eaux. Tout ce qu'à prédit Augustin c'est réalisé. Comment se fait-il que la science et les institutions n'ont pas pu le faire ? S'interroge-t-il avant d'être plus pragmatique, en estimant la distance qui le sépare de sa cabine de la grue.

Joaquim arrive au sommet de son échelle, et entre dans sa cabine climatisée. Son travail va commencer, par le déchargement d'un cargo de vivre et de matières premières. Les contrôles douaniers rigoureux ont été faits avec zèle, et il est temps de mettre sur le marché ces denrées

précieuses, et les matériels réclamés par les observateurs et scientifiques venus sur place. La position géologique de la ville ne fut pas assez avantageuse pour éviter la propagation de la pandémie. Mais les quelques cas déclarés ne constituèrent pas de menace proprement dite. Le matériel débarqué, suffira à assainir les dernières traces et à soigner les personnes inconnues des services sanitaires. Pour ce qui reste, c'est l'acheminement habituel de fournitures pour les commerces du pays.

Joaquim pense également à sa famille Pérou. L'altitude à laquelle elle vit, n'a pourtant pas été un rempart pour la maladie, et elle fut touchée au deux tiers. Lui qui travaille ici pour envoyer de quoi vivre dignement aux siens, n'a plus qu'un ou deux membres avec qui il peut communiquer. Les autres ont soit été pris en charge par la science, soit par le croquemort. Quoi qu'il se passe, en définitive, le sort des personnes atteintes est le même, car aucun n'a su en revenir. La perspective d'espoir réside en cette formule universelle développée par des chercheurs, a commenté Augustin. Cela a débuté en Islande, où les travaux mirent en évidence une faille dans le métabolisme cellulaire de la plus virulente forme pathogène. Une fois isolé, l'acide aminé permettant le ralentissement du développement cellulaire et de la division, à endigué sérieusement les capacités de survie de ces formes de vies microscopiques. Puis les différents laboratoires de recherches à travers le monde, avec l'aide de quelques porteurs sains, et grâce à une entente collégiale, on su développer un vaccin suffisamment efficace et adaptable à toutes formes de vies atteinte par le fléau ayant faillit détruire plus de la moitié de la biodiversité.

La vie désordonnée du fait de l'activité humaine, doit retrouver un semblant d'équilibre pouvant se maintenir. Trente pourcent de la biodiversité a disparue. De l'homme, il ne reste que quelques centaines de millions d'individu. Disséminés ça et là sur la surface, et errant pour la plupart. Certains cherchent déjà à reconstruire, d'autre à détruire ce qui serait bon, pour continuer à assoir leur principes d'avant la grande catastrophe de notre temps. Pour ceux-là, il n'a jamais été question de responsabilité dans ce qui c'est passé et ce qui se passe encore. Ils ont contribué à l'élan de l'humanité dans son développement. Mais sans se soucier des retombées négatives, et ne prenant pas en considération une opposition, ou d'autres technologies beaucoup moins nocives.

Car c'est désormais inéluctable que les températures augmentent encore, et encore, jusqu'à ce que les poumons de la terre cessent de fonctionner. L'Amazonie brûle déjà, et le Phytoplancton n'assure efficacement plus son rôle dans le système atmosphérique. Jusqu'à ce que les indicateurs se redressent, si cela est dans le domaine du possible.

Mais la vie continue, et il va être difficile de reconstruire un avenir pour ceux à qui on va laisser un héritage. Une terre de feu, une terre brûlante, un épais nuage qui dérange tout sur son passage. Les effets du volcan Pinatubo se font ressentir jusqu'ici.

L'heure est à la confiance, à la rétrospection, et à la concentration. La moindre étourderie, la moindre pensée négative, peut avoir raison de l'avenir de ce qui se joue en ce moment. Joaquim fait le rapprochement entre ce container qu'il fait décoller et voyager dans les airs, avec ce que l'humanité a à manœuvrer pour éviter le pire.

Epilogue

Nous savons, d'après les observations, qu'il y a toujours eu au cours de l'évolution de la planète, des périodes où des espèces, des civilisations, ont pu croître avant de décliner et de disparaître. Laissant des vestiges, des traces de leurs existences et de leurs cultures. A l'échelle de l'univers, tournant en spirale dans l'espace et le temps, nous savons que des phénomènes sont subordonnés à un tout. Que des cataclysmes surviennent, suite à l'accumulation d'éléments favorisant l'évènement. Nous savons qu'il nous est possible de guérir nombre de maladies. Qu'il nous est permis de repousser la mort, grâce à la science et à la recherche. Nous savons que des éléments provocateurs de cataclysmes, sont déjà là. Mais ce que nous ignorons, c'est si nous pourrions agir à temps, et surtout y survivre ?

Toutes les bonnes volontés de se débarrasser de ce qui nuit, sont systématiquement annihilées par de puissantes associations se dressant face aux rebelles. Mais la nature elle, n'est pas quelqu'un que l'on peut maîtriser ou enfermer... Peut-être que le fait de songer à ces scénarios, cache un désir de changement de politique industrielle et humaine à travers le monde. Car qui peut endiguer le mal que répandent les cartels, si ce n'est la nature elle-même ?

Les indices naturels et les formes de développement qu'emploient les puissances industrielles, ne permettent pas d'être optimiste. Par puissance industrielle, il faut entendre puissance de persuasion humaine. Un jour peut-être il y aura-t-il un réveil de la puissance humaine, quand à force de persuasion par le versement continu de preuves tangibles de la destruction de notre libre arbitre à des fins de maîtrise politique et financières nuisibles, il y aura prise de conscience majoritaire permettant alors d'influencer les décisions politiques, avec pour perspective finale de réellement protéger ce qui reste de dignité à l'homme et à la planète.

Que nous la constatons par nos propres moyens, ou par l'intermédiaire de certains documentaires et autres films, la cupidité de certains est mise en évidence lorsque l'on voit un personnage se disant qu'il peut continuer ses exactions (terme employé afin d'inclure le plus de professions possible) parce que dans sa vision d'ensemble au loin, il ne distingue rien qui puisse mettre en péril son entreprise. C'est ce que j'appelle le syndrome de la poussière sous le tapis. Vu du dessus c'est propre et agrmente l'espace. Vu de plus près, ça sent mauvais et tache le bout du doigt si l'on souhaite le déplacer par exemple. Vu de l'espace, c'est vrai que nous avons la chance de vivre sur une jolie boule difforme et majoritairement teintée de bleu. Mais de près, il est facile de se rendre compte que les manières de ces messieurs nuisent majoritairement à ce joli coin de paradis, localisé à des années lumières d'autres formes de vie.

Devrions-nous périr au nom du progrès ? Après tout certains le font au nom de dieu.

Ou serait-il mieux d'envisager démocratiquement l'avenir de nos enfants, sans être obligés de subir des lois et des amendements destinés à faire passer par la force des décisions indispensables à la mise à jour des systèmes aujourd'hui corrompus ne résolvant en rien les véritables sources des nuisances. A chacun d'envisager cet avenir avec tout ce qu'il y a de bon en nous et autour de nous, pour éviter de nuire à son environnement. A chacun d'employer la forme la plus juste pour partager son point de vue et développer une idée novatrice permettant de résoudre ces équations à multiples inconnues. Ce que veulent les hommes, dieu le veut ; car dieu à fait l'homme à son image et en caractère.

Définition personnelle de dieu : conscience collective permettant les miracles...

Désir International Et Unanime